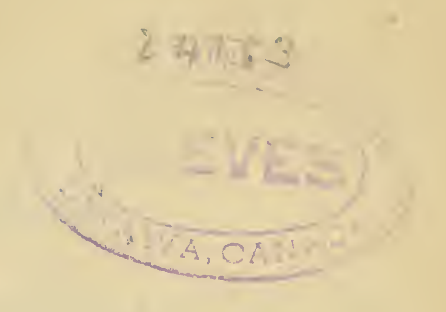

U d'/of OTTAWA
39003002134228





ŒUVRES

DE

M. De NARBONNE-LARA

TOME II.

ESQUISSES POÉTIQUES.



ŒUVRES

DE

M. De NARBONNE-LARA

EDITION GRAND IN-8.

CHAQUE VOLUME SE VENDRA SÉPARÉMENT.

OUVRAGES PARUS :

L'AIMABLE COMPAGNON, 3ème Édition.............. .... 1 Vol.
LES ESQUISSES POÉTIQUES.......................... .... 1 Vol.

EN PRÉPARATION :

L'AIGLE, Poëme en VIII Chants................ .... 1 Vol.
Aussi, DEUX AUTRES ouvrages en Prose.

MONTRÉAL : TYPOGRAPHIE EUSÈBE SENÉCAL.

ESQUISSES

POÉTIQUES

PAR

M. DE NARBONNE-LARA



MONTREAL (CANADA) :
EUSÈBE SENÉCAL, IMPRIMEUR
RUE ST. VINCENT, 6, 8 ET 10.

1875

ERRATA.

PAGE	VERS	AU LIEU DE	LISEZ
54	9	apporte	apportent
—	12	Eveille	Eveillent
77	12	de voix	de vos voix
133	8	Fontainebleu	Fontainebleaux
134	22	li s'enrôlait	il s'enrôlait
169	10	Pulstok	Pulstock
171	2	TRRRES	TERRES
180	8	un jour dit	un jour doit dire
190	22	*Sectorius*	*Sertorius*
193	16	reprenaient combat	reprenaient le combat
208	24	front des	front de
223	8	milie	mille
226	9	remords	remord
228	13	élan d'amour	élan d'amour,
235	3	ami	ami,
243	4	qui seuls	qui seule
245	20	double têtes	double tête

DÉDICACE

A Mme LA COMTESSE DE BEAUJEU

A NANTES, FRANCE.

Je n'ai besoin que d'un suffrage qui donne du prix à mes travaux.
CAMOENS, *Lusiades*, Chant X.

I

EMBLÈME.

Un jour le doux Persan aux maximes de miel,
Saadi, le poëte amoureusement sage,
D'une charmante main reçut, charmant message,
Un simple grain de terre où son cœur vit le ciel.

La plus suave odeur, dont l'aile d'Ariel
Jamais ait ici-bas embaumé son passage
S'en exhalait toujours, souvenir et présage,
Des chastes voluptés emblème essentiel.

Es-tu, chanta l'amant, d'ambre, de cinnamome
Ou de benjoin pétrie ? As-tu pris leur arome
Aux encensoirs d'Éden, aux lèvres des houris ?

—Je n'étais hier encor qu'une vulgaire argile ;
Mais la rose, avec moi partageant son asile,
M'ennoblit au contact de ses parfums sans prix.

II

ENVOI.

C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix.
LA FONTAINE.

Oh ! vous, vous n'avez rien de cet âpre égoïsme
Qui jette dans les cœurs un affreux paroxysme ;
Vous êtes généreuse et vous tendez la main
A ceux que le courage abandonne en chemin :
Eh bien, voici mes vers que la tempête emporte,
Et que mouille la pluie.—Ouvrez-leur votre porte,

Et leur donnez asile !—Hélas ils n'ont que vous,
Que vous pour les bercer de quelques rêves doux,
Pour préserver leur vol des atteintes cruelles
Dont l'insultant dédain monte frapper leurs ailes.
Prenez donc leur défense... Oh ! ne dites pas non ;
Et leur voix quelque jour bénira votre nom.

CTE DE NARBONNE-LARA.

Paris, Janvier 1875.



AU LECTEUR.

Toute l'inspiration de ces poësies *de jeunesse*, n'est autre chose que l'usage que nous avons fait de quelques heures de loisir employées à la réflexion.

Les faits, les évènements de la vie humaine, ses douleurs ou ses joies ont été successivement les sujets de nos méditations : heureux, si pour peindre ces scènes parfois émouvantes, nous avions pu disposer de meilleurs pinceaux.

Ce sont donc des pièces publiées sans prétention aucune de la part de l'auteur, qui volontiers s'écrierait,—quoiqu'avec infiniment moins d'autorité qu'un poëte célèbre de nos jours,—Alfred de Musset :

« Ce livre est toute ma jeunesse ;
Je l'ai fait sans presque y songer.
Il y paraît, je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger.

Mais quand l'homme change sans cesse,
Au passé pourquoi rien changer ?
Va-t-en pauvre oiseau passager,
Que Dieu te mène à ton adresse !

Qui que tu sois qui me liras,
Lis-en le plus que tu pourras,
Et ne me condamne qu'en somme.

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers *seront-ils* d'un homme [1] ? »

Si l'on nous reprochait de ne pas avoir suivi ce conseil d'Horace : gardez neuf ans votre ouvrage avant de le publier :

..........................Si quid tamen olim
Scripseris, in Metii descendat judicis aures,
Et patris, et nostras, *nonumque prematur in annum*......
Ars Poetica, v., 386 etc.,

nous répondrions, que placé dans la double alternative d'avoir à désobéir ou au poëte latin, ou bien aux

[1] L'auteur avait dit : *Les derniers à peine d'un homme*, car c'est presque mourant, et suivant qu'il semble vouloir le faire entendre, pour ainsi dire *défaillant*, qu'il a composé ce sonnet.

sollicitations de personnes toutes puissantes auprès de nous, nous avons cédé à ces dernières, et nous nous sommes décidés à livrer nos faibles vers à tous les hasards de l'impression.

Qu'on nous plaigne au lieu de nous blâmer, si nous n'avons pas su nous refuser aux insinuations de l'amitié. Encore, si celles-ci, eussent été de la nature de celles que demande le *Législateur du Parnasse Français* :

> Faites-vous des amis prompts à vous censurer !

Qu'on veuille donc avoir pour nous, autant d'indulgence que nous avons eu de faiblesse, autant de miséricorde que nous avons eu d'abandon.

De NARBONNE-LARA.

Toulon, 25 Novembre 1874.



LE DERNIER JOUR

D'UN CONDAMNÉ

POËME

Dédié à M. A. DE LAMARTINE.

..................*Je vous prie de jeter les regards sur ce travail et de l'accueillir......Ne dédaignez pas ce présent, si pauvre qu'il soit, afin qu'à mes vers s'attache un peu de crédit.*

......*Qui verra leur patron les croira plus dignes d'honneur, et, si par là on ne renonce pas au blâme, du moins, confus, on aura plus de mesure, en pensant qu'une œuvre qui s'adresse à vous, doit contenir un certain mérite caché.*

ERCILLA, *L'Araucana*, Ch. I, *Oct.*, III et IV.

AVERTISSEMENT.

On sait qu'il existe sous le titre de : *Le Dernier Jour d'un Condamné,* un écrit déjà ancien de M. Victor Hugo, et dont il a été dit : « que c'était le plus éloquent plaidoyer contre la peine de mort. »

Personne plus que nous, n'admire les immenses facultés, les talents prodigieux de l'homme extraordinaire que nous venons de nommer, et dont la carrière publique n'est pas encore terminée. Mais à quelque élévation que le placent au-dessus du commun, ses dons naturels si malheureusement dévoyés, nous sommes encore plus éloignés de prétendre le suivre dans ses idées en Morale, en Religion, en Politique.

Qu'on ne s'attende donc pas à rencontrer dans notre faible écrit, rien de commun avec les principes familiers à l'illustre Poëte. Loin de nous, l'idée d'essayer, à son exemple, de jeter un intérêt quelconque sur un criminel public.

L'auteur d'un attentat au premier chef contre l'humanité et la société, n'a pas droit à ce qu'on le plaigne trop heureux, s'il a pu personnellement se repentir sincèrement et trouver grâce avant de mourir, aux yeux de l'Eternelle-Miséricorde.

Nous avons donc uniquement eu en vue, de deviner et d'exprimer les dispositions intérieures, les remords, le trouble comme aussi les agitations fébriles, les rêves effrayants qui peuvent assiéger l'âme d'un malfaiteur condamné, à la veille de son exécution.

Le personnage que nous mettons en scène, n'est pas un être fantastique mais bien trop réel : le malheureux *** qui, il y a quelques années, déshonora son pays par une série presqu'incroyable d'abominables forfaits ; double assassinat sur la personne d'une femme et celle d'un enfant, avec tentative d'un troisième ; enfin vol et incendie.

Le malheureux, après avoir erré pendant plusieurs jours dans les bois, fut pris enfin par la justice, mis en jugement et exécuté à quelque temps delà.

Comme avant son supplice, il avait eu le bonheur de se reconnaître et de recevoir les consolations de la Religion, nous avons dû mettre dans sa bouche des expressions de repentir ; c'est tout ce qui peut intéresser en sa faveur.

Notre humble travail fut terminé vers le temps de l'exécution du criminel. Quatre ans plus tard, en 1869, nous eûmes bien la prétention d'en adresser un exemplaire en France, à M. de Lamartine, alors retiré des

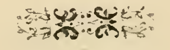
affaires publiques et s'occupant dans la retraite à rédiger ses *Mémoires*.

M. de Lamartine, comme on le sait, avait été momentanément Président de la République Française, en 1848. Dans cette position, parlant sans doute au nom de ses commettants et collègues, à une époque de révolution il avait été amené par les circonstances, à traiter un jour la grande question de la *Peine de Mort*. Il prononça à ce sujet, trois discours remarquables qui eurent alors beaucoup de retentissement, et dans lesquels, l'auteur dût sans doute, beaucoup céder au courant des idées alors dominantes ; quelles que pussent être, nous voulons le croire, ses opinions personnelles.

Nous ne fûmes pas assez heureux, pour que notre faible travail, trouvât encore en santé l'illustre écrivain : il ne dût lui parvenir que peu de jours avant sa mort.

De NARBONNE-LARA.

Dijon, Février 1875.



A M. DE LAMARTINE

A PARIS, FRANCE.

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ

POËME.

CHANT I

LES PLAINTES DU MEURTRIER.

Voici venir la nuit avec ses voiles sombres,
Quel silence partout, quel calme autour de moi!
La frayeur me saisit...; mais quelles noires ombres
Remplissent mon cachot et me glacent d'effroi!

Oh ! laissez par pitié sur son lit de souffrance,
S'endormir un instant l'horrible meurtrier :
Ou plutôt achevez sa pénible existence,
Le laisser vivre encor c'est le supplicier !

Dans ce séjour du crime et sous ses murs infâmes,
Jamais un ciel serein ne luit pour le maudit !
Ah ! du Seigneur, sur moi, vil assassin de femmes,
Armé par le courroux, le bras s'appesantit.
Mon Dieu pardonne-moi : je sais que ta colère
Pour venger mes forfaits exige mon trépas...
Je ne suis plus ton fils ; mais toi, toujours mon père,
Tu pourrais me damner et tu ne le veux pas !

Mais la voix de Satan appelle sur ma tête
Les tourments de l'enfer et de l'éternité ;
Elle ressemble au bruit d'une mer en tempête,
Oh ! je la reconnais à sa férocité.
Je l'entends qui rugit, et, du fond de l'abîme,
Provoque du Seigneur le trop juste courroux :
Pour un peu d'or, dit-il, il accomplit le crime,
Il est á moi, vous dis-je, il n'est plus rien pour vous !

Monstre inhumain ! quel cœur bat pour toi sur la terre ?
Ton épouse te hait, ton fils te maudira !
Honte de ta maison, déshonneur de ta mère,
Mort sur un échafaud !... l'avenir le dira !!!
Je souffre des tourments que l'enfer même ignore ;
La nuit n'a plus pour moi que des rêves d'horreurs ;
Je tremble quand le jour renait après l'aurore,
Car le jour, du maudit, augmente les douleurs.

Écrit, le 17 Juin 1865.



CHANT II

LES DEUX SENTIERS.

Demain, mes yeux ne verront plus l'astre du jour retirer sa lumière à la terre ; avant la fin de ce jour, mon âme violemment arrachée de ce corps si plein de jeunesse et de vie, aura franchi le pas redoutable qui la sépare d'un monde inconnu, et pour elle, aura commencé une éternité. Seigneur, Seigneur, pourras-tu bien avoir pitié du criminel cité devant toi, les mains encore dégoutantes d'un sang innocent ? Vas-tu donner cours à ta vengeance, ou te souviendras-tu de tes miséricordes, toi jadis descendu des hauteurs de ta gloire, pour venir laver les forfaits des hommes ?

Mais, ô ciel, quelle ombre sinistre se dresse sur les murs de mon cachot ? Quelle est cette forme humaine drapée de noir, agitant dans ses doigts osseux, des instruments de supplice ? Ah ! mon sang se glace dans mes veines. Ah ! l'affreuse réalité vient frapper mon cerveau brûlant. Quel est cet appareil infernal étendant devant moi ses horribles bras ?—C'est le gibet, l'affreux gibet où demain j'expierai sous le regard d'une

foule avide de spectacle, mes atroces forfaits ; cet homme, — si l'on peut appeler de ce nom, ce qui n'a d'humain que la forme, — c'est le BOURREAU : être ignoble que la vengeance humaine jette, sinistre et sombre, sur la route des méchants ; l'affreux jouet qu'il agite dans sa main, c'est l'instrument fatal qui bientôt doit faire de moi cette masse inerte, contractée, tordue par la souffrance, horrible à contempler et que balanceront les vents.

Et pourtant vingt-quatre printemps à peine ont passé sur ma tête ; la vie pour moi pouvait être longue et sereine ! J'aurais eu pour m'y attacher, tout ce que le Créateur donne à ceux qu'il aime : une épouse vertueuse et tendre, un enfant dont le sourire naïf est au foyer domestique, ce que le rayon du soleil est à la fleur des champs. Devant moi, s'ouvraient deux horizons : l'un, semé de teintes souriantes et pures, l'autre, de noires vapeurs mélangées de sang ! Du fond de ce chaos lugubre, je voyais m'invitant du regard et de la voix à venir à lui, le sombre Génie du mal. Ses pieds difformes disparaissaient sous des monceaux d'or et de rubis ; un portrait de bacchante s'agitait dans ses doigts crochus ; tandis qu'à ses côtés, des fantômes hideux versaient à leurs compagnons de honte, dans des coupes d'émeraude, des liqueurs à la teinte de feu. On entendait au loin dans les profondeurs de cet enfer, des ricannements et des blasphèmes ; puis des cris de détresse succédaient à ce concert lugubre, où le bruit des chaînes qui se heurtent, empêchait de saisir les plaintes

et les sanglots qui s'élevaient des entrailles de ce chaos insondable.

Ah ! comment ai-je pu soutenir la vue de ce tableau infernal ? Comment ai-je pu me laisser gagner par le sombre Génie des ténébres ? Comment ai-je pu hésiter un instant, entre le gouffre ouvert sous mes pas et ce sentier béni fréquenté par la seule vertu, sainte oasis, où mon bon ange brisé par la douleur, s'était assis pour sangloter ?

Ses regards suppliants m'y cherchaient encore à cette heure fatale où j'allais consommer le crime. Mais ni sa voix si douce, ni son aspect ravissant, ni la douloureuse mélancolie jetée comme un voile sur son front, rien ne pouvait faire impression sur mon âme : tandis que chaque larme qui s'échappaient de ses cils radieux, était brûlante comme la goutte de lave qui ne laisse que cendres là où elle passe !



CHANT III

LE RÉCIT DU CRIME.

Ah ! mille fois maudit soit l'instant où je détournai mon regard de son regard si doux, pour suivre l'Ange des Ténèbres ! De ce moment, toutes les puissances du mal m'étreignirent à la fois. J'allais errant, semblable à la bête fauve qui ne rêve que le carnage, m'enfonçant dans la profondeur des bois, pour de là me ruer sur de timides et faibles créatures. Toute la nuit, la fièvre au front, j'avais rodé autour de leur demeure paisible, guettant l'instant où je pourrais accomplir mon lâche forfait ; mais lorsque certain enfin de pouvoir accomplir avec sécurité mon œuvre infernale, je m'introduisis à leur foyer, alors plus une fibre dans mon âme qui tremblât, plus un muscle de ma figure qui trahit la moindre émotion : pareil au réprouvé confirmé dans son crime, déjà j'appartenais à l'enfer.

Un moment plus tard, une femme épouvantée, pâle, la prière à la bouche et pressant un enfant sur son sein, roulait sanglante à mes pieds qu'elle teignait de son sang ; un second coup plus inhumain que le pre-

mier, emportait l'âme du petit ange que sa mère, déjà en proie à l'agonie, cherchait encore à protéger de ses bras défaillants. Une jeune fille—troisième victime déjà comptée—dévouée à ma fureur, échappait seule à ce massacre ; le ciel, avait voulu se réserver un témoin pour confondre le crime !

Sitôt pourtant que fut consommée l'œuvre infernale, il se fit un jour dans mon cerveau. Ces deux cadavres couchés là à mes pieds, devant être d'inflexibles accusateurs qui allaient se dresser devant moi et forcément me dénoncer. Je n'y avais pas songé ; que faire pour les soustraire aux yeux ? Le moyen s'en présente soudain à mon esprit : la torche, la torche dévastatrice, me dis-je, en consumant ces cadavres au milieu des ruines, la torche fera le silence sur toutes ces horreurs. Et déjà j'étais à l'œuvre ; mais la justice divine avait commencé la sienne : au moment où je m'évadai, l'incendie s'éteignit tout-à-coup. Les cadavres des victimes sont là, accusateurs muets, mais irrécusables du traître et témoins authentiques de son exécrable forfait. La conscience bourrelée de remords, nouveau Caïn, j'essayai de me fuir moi-même ; mais partout et toujours je voyais des formes sanglantes se dresser menaçantes devant moi, me fermer le chemin et comme vouloir me jeter sur les pas de gens lancés à ma poursuite. Combien de jours et de nuits n'errai-je pas ainsi sans sommeil et sans nourriture ?... mon cerveau malade ne peut se le rappeler. Mais quand enfin, le corps brisé par la fatigue et l'âme par la pensée de mon crime, je

tombai entre les mains de la justice humaine, je ressentis une sorte de soulagement intérieur ; convaincu que j'étais depuis longtemps, qu'un sceau sanglant flamboyait à mon front, visible à tous ; et que jamais il n'eut été possible d'échapper au juste châtiment qui m'attendait.

O ! Religion, que j'ai méconnue pendant de si longues années, prête-moi, à mon heure dernière, ton aide et ta force divines ; lorsque les ombres de la mort viendront presser mes paupières, prête à mon âme tes aîles et fais-moi trouver miséricorde devant le Juge des juges !



CHANT IV

LES DERNIERS INSTANTS.

Le jour baisse ; la nuit de ses voiles funèbres,
A couvert la cité de profondes ténèbres ;
Un dernier vent du soir, comme un dernier soupir,
Autour de mon cachot en sifflant vient mourir ;
Tout s'apaise, tout dort. Au ciel pas une étoile,
L'astre du soir fuyant, disparait sous un voile ;
L'air est froid, il est tard et l'heure du repos,
Aux humains accablés verse l'oubli des maux.

Dans sa noire prison le meurtrier soupire :
Demain, dit-il, demain, sur le gibet j'expire,
J'expire... l'échafaud devant moi s'est dressé,
La sueur de la mort sur mon front a passé !
Les humains m'ont proscrit, je dois quitter la terre,
Maudit comme Caïn, je pleure en ma misère ;

Mais ces pleurs l'échafaud demain les tarira,
Demain, devant son Dieu mon âme paraîtra.
O jour terrible ! ô jour des vengeances humaines,
Ta pensée a glacé tout mon sang dans mes veines.
Ah ! périsse à jamais le jour infortuné,
Où mon père joyeux baisait un nouveau-né !
Le fils qui lui naissait, sur un gibet infâme,
En flétrissant son nom devait rendre son âme !
Ma mère !... fils ingrat, dans son sein maternel,
J'ai plongé furieux, un poignard criminel.

Hélas ! mon cœur en proie à d'étranges vertiges,
De l'Esprit infernal suivit trop les prestiges !
Pardon si votre fils flétrit vos cheveux blancs,
Oh ! ma mère, pardon de tels égarements !
Mourir !... cette pensée à mon âme est amère,
Mourir !... si jeune encore arraché de la terre,
Ne plus voir une épouse, un enfant adoré !...
Mais sur un échafaud mourir déshonoré !....

Quel tourment ! ô mon Dieu ! mais pourtant ta justice
Pour venger mes forfaits demande mon supplice.

C'est donc fini, Seigneur, je te donne mes jours,
De ma vie odieuse enfin tranche le cours.
Adieu, demeure sainte, où ma première enfance,
S'écoula dans la paix, la joie et l'innocence;
Adieu, lieux fortunés qui m'aviez vu grandir,
Sol natal! qu'en mourant je veux encor bénir;
Dont j'ai terni l'honneur en un jour de délire,
Puisse longtemps encor le bonheur te sourire!

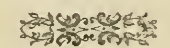
Adieu, mon heure approche; hélas, il faut partir!...
Ecrasé de forfaits, je suis prêt à mourir.
Vous que j'avais aimé, vous qu'en sortant du monde,
Je plonge dans l'excès d'une douleur profonde,
Adieu! dans un instant, quand mon âme là-haut,
Apparaîtra tremblante en face du Très-Haut,
Priez, priez pour elle! un mot, une prière
Pour une âme qui touche à son heure dernière,
Reçoit sa récompense et n'est point oublié.
Adieu!... du nœud fatal... déjà je suis lié!

Jésus, divin martyr, du haut de ta croix sainte,
Sur le pécheur mourant de frayeur et de crainte,

Jette malgré mon crime un regard de pitié :
Et vengé par ma mort rends-moi ton amitié. »

Il dit... bientôt glissant sur le gibet infâme,
Au Juge des Humains, il a rendu son âme !

Écrit, le 16 novembre 1865.



LA CLÉMATITE.

Quand mai de nos climats a repris les chemins,
Apportant les trésors de ses riches corbeilles;
Quand les sucs odorants des lis et des jasmins
Préparent leur miel aux abeilles;

Quand les hauts peupliers tremblant au bord des eaux,
Les frênes balancés sur la rive penchante,
Les bosquets verdissants, la plaine, les coteaux
Tout bruit, tout rit et tout chante;

Sur les frêles rameaux, guirlandes et festons,
Où ta feuille craintive au moindre vent palpite,
On ne voit point s'ouvrir tes paresseux boutons,
Fleur des champs, humble clématite!

Tu te caches encor lorsque de ses splendeurs,
Le doux printemps revêt tout arbre et toute plante;
Les feux seuls de l'été raniment les ardeurs
De ta sève tardive et lente.

Aux brûlantes clartés du soleil radieux
Qui tarit les ruisseaux et jaunit la ramée,
Tes corolles sans nombre étalent à nos yeux
Des tapis de neige embaumée.

Mais ce n'est point aux lieux semés d'épais gazons,
Aux parterres où l'art asservit la nature,
Aux jardins entourant les joyeuses maisons
Que tu prodigues ta parure.

Il te faut les terrains vagues et montueux
Que jamais, dans son cours, nul flot ne désaltère,
Les fentes des vieux murs, les rocs anfractueux
Disparus sous un peu de terre.

Il te faut la lisière étroite des sentiers,
Les tertres sablonneux, loin de tous les ombrages ;
Il te faut pour soutiens les pâles églantiers,
Et pour sœurs les ronces sauvages.

Juillet te vit éclore : aux soleils d'août, souvent
Ta pudique beauté n'est point encor fanée ;
Et c'est toi, blanche fleur, toi qui jettes au vent
Les derniers parfums de l'année.

LE TOMBEAU D'UN PÈRE.

POËME.

I

Le jour était mourant, et partout dans la plaine
Le calme succédait au tumulte du jour ;
Au loin, le rossignol, sous les feuilles du chêne,
Modulait son doux chant de prière et d'amour.

Assis près d'un vieux saule en un lieu solitaire,
Abîmé dans l'excès de sa juste douleur,
Au souvenir récent de la perte d'un père
    Iseult pleurait ; et sa tristesse amère
En ces tendres accents s'exhalait de son cœur :

« Soit que la nuit sur nous jette ses voiles sombres,
« Soit que le jour éblouisse les yeux,
« Ou que l'astre des nuits brille à travers les ombres,
« A toute heure et toujours je me sens malheureux.

« Ici, sous la feuillée où tristement murmure
« L'onde du clair ruisseau ; là-bas, sous les bosquets ;
« Partout tes chants, barde de la nature,
« Augmentent ma douleur, ravivent mes regrets.

II

« Jours bien-aimés de ma tranquille enfance,
« Jours où jamais les pleurs ne mouillèrent mes yeux,
« Vous ne m'offrirez plus de douce souvenance [1],
« Mon père, hélas ! n'habite plus ces lieux !...

« D'un œil triste, abattu, je cherche encor ce Père
« Dans les jardins fleuris, au sein de la forêt,
« Dans le temple rustique, aux côtés de ma mère,
« Mais je ne vois partout que deuil et que regret.

1 Chacun connait la *Douce Souvenance*, et sait de qui nous empruntons ce joli mot.

« Ah ! reviens dans nos bras, toi que j'appelle encore,
« Reviens sècher les pleurs qui coulent de nos yeux ;
« Près d'une mère en deuil, près d'un fils qui t'adore,
« Viens calmer nos chagrins, nos pensers douloureux.

III

« Nous te voyons partout : dans le zéphir qui passe,
« Dans le frémissement de la feuille des bois,
« Dans l'airain gémissant au milieu de l'espace,
« Dans tout ce qu'avec nous tu goutais autrefois !

« Oui, partout avec nous je te revois encore,
« Comme aux jours où jadis tu dirigeais mes pas :
« Le soir, la nuit, le jour, quand se lève l'aurore,
« Que ne viens-tu revoir tous ceux que tu quittas ?...

« Hélas ! pleurez mes yeux : coulez, larmes brûlantes,
« Trop stérile tribut d'un trop cuisant chagrin ;
« Sur ce marbre glacé tombant plus abondantes,
« Imprimez les regrets du poëte orphelin.

« Tombez sur le gazon du tertre funéraire,
« Sur ce tombeau chéri faites venir des fleurs ;
« Au pied du chêne séculaire,
« Faites naître la rose en ce lieu de douleurs.

« Souvent près de ta cendre, oh ! mon auguste Père,
« J'entends les vents siffler autour de moi,
« Mais plus de voix amie en ce lieu solitaire,
« Ne vient suspendre ici le silence et l'effroi !

« Là, près de cette tombe, est un torrent qui gronde,
« Il roule sur la pierre et baigne le cyprès ;
« O, torrent ! que dis-tu ?... que m'apporte ton onde ?—
« De tristes souvenirs !... d'amers... d'amers regrets !

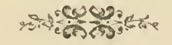
IV

« Cesse donc de gémir, ô toi, lyre impuissante
« A soulager ma peine, à charmer mon malheur ;
« Les accords que tu rends sous ma main défaillante,
« Ne viendront pas calmer mon cœur !

« Un jour, si fatigué, du fond de la vallée,
« Je viens ici m'endormir à jamais,
« Pendante sur ma tombe à la branche isolée,
« Sois l'emblême pour moi de l'éternelle paix. »

Ainsi chantait Iseult au tombeau de son père...
Au lendemain de ce douloureux jour,
Iseult, sous le tilleul, tomba loin de sa mère...
Ainsi finit le pauvre troubadour.

Ecrit, le 19 février 1869.



THE HOLOCAUST.

Within our country's sacred fane
    Low burns the altar's flickering light,
Trembling we watch it slowly wane—
    That lost, what star shall guide our night?

Then gather round that holy flame,
    And bring your choicest offerings here;
What dearest victims can ye name
    For such a sacrifice too dear?

Pour forth your blood, pile up your gold—
    'Tis well, but more than these we need;
No nation's life is bought and sold,
    Nor saved alone by valorous deed.

Then here your cherished vices bring,
    Your luxury's degrading ease,
The reckless pride with which ye cling
    To wealth's most abject vanities;

Your worship of successful fraud,
    Your want of faith in nobler aims,
Your blind self-seeking, and the broad
    Ignoring of all loftier claims;

Your partisanship, which beguiles
    To faction's aid its clamorous tools,
Your apathy, which feebly smiles
    When power is gained by knaves and fools.

Come, offer in our solemn rite
    Each sordid vice and low desire;
Rise up in manhood's simple might,
    And naught shall quench our altar's fire.

New-York, October 1868.

LA PRISE DE JÉRICHO.

POËME.

I

Rahab n'a pas vingt ans : voyez comme elle est belle !
Nulle, dans Jéricho, ne l'emporte sur elle :
Un bandeau parsemé de bijoux précieux
Serpente mollement sur son front gracieux :
L'onyx et le béril ornent son cou d'ivoire ;
Sidon, de sa ceinture, a coloré la moire ;
De limpides saphirs s'enroulent à ses bras ;
Le rubis étincelle à ses doigts délicats ;
De son flottant manteau l'étoffe blanche et lisse
Ondule sur les plis de sa robe de bysse[1],

[1] Nom que donnaient les anciens à la matière dont ils se servaient pour fabriquer les plus riches étoffes, et qui, selon les uns, était fournie par un coquillage, et, selon les autres, par certains végétaux.

Et de ses pieds, couverts de futiles atours,
Des réseaux argentés embrassent les contours.
Jamais, dans l'oasis où le palmier se dresse,
Le flexible rameau n'égala sa souplesse ;
Jamais lys, allongeant ses étamines d'or,
Ne montra plus de grâce aux jardins de Ségor.
Au son des instruments parfois elle s'élance,
S'arrête tout à coup, se penche, se balance,
Reprend, l'instant d'après, son essor frémissant,
Fuit, revient, fuit encor, tournoie en bondissant.
On dirait, à la voir dans sa danse si folle,
La gazelle qui court, l'oiseau léger qui vole ;
Et l'ardeur qu'elle imprime à chacun de ses pas
Lasse les instruments et ne se lasse pas.

II

Vous la croyez sans doute heureuse, cette femme ?
Ah ! si vous pouviez lire aux replis de son âme,
Dans ce vase aux dehors splendides, et profond,
Si votre œil indiscret plongeait jusques au fond !
Tantôt, dans les ébats d'une bruyante fête,
Elle éprouve en son cœur une angoisse secrète ;

Sur ses traits, rayonnant et de joie et d'orgueil,
La tristesse s'empreint comme un voile de deuil ;
Tantôt, se recueillant seule dans sa demeure,
Elle écoute parler la voix intérieure ;
Et puis, pâle, le front sur ses genoux penché,
Elle pleure longtemps, parce qu'elle a péché :
Elle a péché, non pas envers l'autel de pierre,
Œuvre d'un art informe et d'une main grossière,
Où s'étalent, sans yeux, sans oreille et sans voix,
Les dieux de Chanaan, faits de bronze et de bois.
Mais elle sait qu'il est un Dieu de qui l'empire
Embrasse tous les temps et tout ce qui respire,
Dont le souffle anima le premier des humains,
Quand l'univers créé s'échappa de ses mains ;
Un Dieu qui, de Memphis, vers la terre promise,
Conduisit Israël sur les pas de Moïse ;
Que Josué, marqué du sceau de son amour,
Sur les bords du Jourdain invoque chaque jour ;
Un Dieu qui, des hauteurs de sa gloire suprême,
Ordonne qu'on l'adore humblement et qu'on l'aime ;
Qui, terrible en ses coups, mais patient et bon,
Couvre le repentir d'un généreux pardon.
De sa loi, sur la roche au Sinaï tracée,
Un fidèle récit a nourri sa pensée.

Voilà pourquoi, livrée à des ennuis secrets,
Un nuage souvent se glisse sur ses traits ;
Pourquoi souvent aussi s'éteignent dans les larmes
Le feu de ses regards et l'éclat de ses charmes.

III

RAHAB, à deux étrangers qui entrent précipitamment dans son palais.

Que faites vous ici ? je ne vous connais pas !
Eh quoi ! dans mon palais oser porter vos pas !
Au sein de mon repos tout à coup me surprendre !
Téméraires ! partez, partez sàns plus attendre.

UN DES DEUX ÉTRANGERS.

De grâce, faites-nous un favorable accueil...
Ne nous contraignez pas à quitter votre seuil.
Un danger imminent, hélas ! nous environne.
Pitié ! vous êtes belle et devez être bonne.

RAHAB.

Mais qui donc êtes-vous et quel destin cruel ?...

L'ÉTRANGER.

Nous sommes deux enfants, deux soldats d'Israël.
Sous ce déguisement Josué nous envoie
Aux murs de Jéricho, pour lui frayer la voie ;
Atteints par le soupçon et fuyant, éperdus,
Vingt glaives ont brillé sur nos fronts suspendus.

RAHAB.

Est-il bien vrai ? le Dieu que Josué révère,
Qui créa, m'a-t-on dit, et le ciel et la terre,
C'est le vôtre ? Oh ! venez ! par des soins empressés
Je promets de veiller sur vos jours menacés.
Chacun, autour de moi, vous sera secourable :
Vous recevrez les mets retranchés à ma table ;
Et si, pour vous chercher, on pénètre en ces lieux,
Que ce lin en faisceaux vous cache à tous les yeux.

L'ÉTRANGER.

Gloire au Dieu d'Abraham qui, dans l'horizon sombre,
Fait jaillir la clarté du sein même de l'ombre !
Qui n'abandonne pas à ses vils ennemis
Le serviteur obscur à ses ordres soumis.

Par ce Dieu tout-puissant soyez trois fois bénie !
Que, sur vous, sa faveur se répande, infinie !
Jéricho croulera sous ses coups triomphants :
La mort fauchera tout, guerriers, femmes, enfants :
Appelez, à cette heure et terrible et suprême,
Vos parents les plus chers près de vous, ici-même ;
Suspendez aux balcons, du côté du soleil,
Des bandeaux d'écarlate, éclatant appareil.
Ce signe nous traçant une route facile,
Nous viendrons, glaive en mains, défendre votre asile.

IV

Jéricho se plongeait dans un profond sommeil ;
Seul, le roi, prolongeant les heures du réveil,
Recevait les vins vieux dans les coupes dorées,
Et teignait de nectar ses lèvres empourprées.
Vers minuit, il se lève et s'en va, lentement,
Sur l'édredon soyeux s'étendre mollement ;
Longtemps il se débat dans l'ardente insomnie ;
Mais enfin, pâlissant comme pour l'agonie,
Il s'endort et retrouve, en un rêve fiévreux,
Les larges coupes d'or et les vins généreux.

Et voilà que, fuyant à travers les campagnes,
Les hôtes de Rahab ont gagné les montagnes ;
Par les taillis épais, de détours en détours,
On les cherche, on les suit, pendant plus de trois jours.
Le vent leur apportait de stériles menaces ;
Mais les Jébuséens perdent enfin leurs traces.
Eux marchant vers leur camp, par un retour soudain,
Dans l'ombre de la nuit repassent le Jourdain.

V

Quand le Dieu d'Israël ordonne,
Immuables sont ses décrets ;
Pour qui brave la loi qu'il donne,
Il a des foudres toujours prêts ;
C'est lui qui préside aux batailles ;
Derrière les hautes murailles,
En vain se cachent les cités ;
Le plus dur ciment et la pierre,
A sa voix tombent en poussière,
Par les vents du ciel emportés.

Au retour de l'aube incertaine
A cessé le chant solennel,
Moab ! qui, de ta vaste plaine,
Montait jusques à l'Éternel.
Israël a ployé ses tentes,
Longtemps au désert palpitantes ;
Il marche vers ses ennemis ;
Ses pieds vont dévorant l'espace,
Et son regard enfin embrasse
Les champs qui lui furent promis.

Voici l'arche mystérieuse
Dont Sétim a fourni le bois ;
Elle recelle, glorieuse,
Le code des divines lois.
Une jalouse prévoyance
A, de ce signe d'alliance,
Choisi les ornements divers ;
L'or pur sur ses faces rayonne,
Et monte au-dessus en couronne
Offerte au Dieu de l'univers.

Il est temps, peuple israélite!
Approche-toi de ces remparts :
Autour de la ville maudite,
Montre sept fois tes étendards.
A vous, guerriers, lévites, prêtres,
Ces lieux foulés par vos ancêtres!
Les jours d'exil sont accomplis :
Suivez le voile d'hyacinthe
Qui resplendit sur l'arche sainte,
Et flotte en ondoyants replis.

Jéricho! de tes funérailles
Le grand jour est enfin venu :
Terribles sont les représailles
Du Seigneur qu'on a méconnu.
Tes enfants, devant leurs idoles,
Murmurant de vaines paroles,
Comme un vil troupeau vont périr;
Mais sur eux nul bras ne se lève :
Aujourd'hui ce n'est pas le glaive
Qui doit combattre et conquérir.

VI

La trompette a sonné : de longs cris retentissent ;
On dirait à la fois les autans qui mugissent,
Le hurlement des flots qui se heurtent entre eux,
Le tonnerre grondant sous un ciel ténébreux.
Ils sortent, Israël, de ta forte poitrine,
Ces cris, bruyant signal de justice divine,
Et soudain Jéricho, tes temples, tes remparts,
Tes maisons, tes palais croulent de toutes parts ;
A tes pâles enfants Dieu ne fait point de trêve,
La terre, sous leurs pas, s'ébranle, se soulève ;
Vainement cherchent-ils de propices abris,
Ils tombent écrasés sous tes murs en débris.

Lorsqu'enfin a passé le souffle de vengeance,
La trompette se tait, Israël fait silence.

VII

Fière cité, séjour naguère encor si beau,
Te voilà donc changée en un vaste tombeau !

Le Ciel avait compté le nombre de tes crimes ;
La mort ne comptait pas ses coups et ses victimes.
Du peuple et de ton roi, sur la pierre étendus,
Les cadavres meurtris se pressent, confondus.
Jamais la magicienne errant dans tes décombres,
Au nom de tes faux dieux, n'évoquera leurs ombres ;
Jamais Jébuséens, en tes champs rappelés,
Ne viendront relever tes remparts écroulés ;
Et le vautour infect, cherchant ta sépulture,
Y trouvera longtemps une horrible pâture.

VIII

Dans ce désordre affreux, debout, seul entre tous,
Un palais échappait au céleste courroux :
C'était là qu'elle avait rassemblé sa famille,
Depuis l'aube du jour, Rahab la jeune fille,
Et là qu'elle veillait, par des soins assidus,
Sur les rouges bandeaux aux balcons suspendus.
Tandis que Jéricho touche à sa dernière heure,
Deux soldats d'Israël protégeaient sa demeure.
Ces murs hospitaliers ne les trahirent pas,
Quand la foule, à grands cris, demandait leur trépas ;

Et maintenant, malheur à l'Hébreu téméraire
Qui franchirait le seuil du palais tutélaire !
Oui, malheur ! tout son sang, par le glaive versé,
Rougirait le parvis vainement menacé.

IX

Rahab ! fleur du Jourdain qu'aurait bientôt flétrie
Le souffle des autans sur ta tige meurtrie !
Ta beauté désormais ne saurait se ternir ;
La grâce du Seigneur garde ton avenir.
Étouffant tes erreurs et dissipant tes doutes,
Elle conduit tes pas vers de nouvelles routes ;
Ton esprit, dégagé de voiles imposteurs,
Aspire à s'élever aux suprêmes hauteurs ;
Ton cœur, des voluptés a dépouillé la fange,
Tu dois à tes remords la pureté de l'ange.
De l'alliage vil, avec soin séparé,
Ainsi luit le métal, par la flamme épuré.
Trêve donc aux douleurs où ton âme se noie ;
Sois fière, jeune fille, et tressaille de joie :
Ce jour sauve ton nom de l'éternel oubli,
Et l'Homme-Dieu naîtra de ton sang ennobli [1].

[1] *Salmon autem genuit Booz de Rahab.*

LE PRINTEMPS.

Du doux printemps sur nos rivages
Nous est annoncé le retour ;
Et chaque oiseau dans nos bocages
Nous réjouit d'un chant d'amour.

Déjà l'hirondelle charmante
A salué nos prés, nos champs,
Du rossignol, la voix touchante,
Fait entendre ses doux accents.

Ce bel amant de la nature
Gazouille au loin dans le bosquet ;
Les chants de cette voix si pure
Sont pour son Dieu,—pour sa forêt.

Ici, notre champ se blasonne
De ses marguerites d'argent ;
Là, le val qui nous environne,
De verdure est tout éclatant.

Partout, l'animal domestique
De son cri fait retentir l'air ;
Tout à nos yeux est romantique
Dans la plaine comme au désert.

Que de joie apporte dans l'âme
Ces jours sereins, jours de plaisirs,
Qui, comme une divine flamme,
Eveille nos premiers désirs.

Vers une contrée inconnue,
Rossignol, tu t'envoleras,
Quand tu sentiras la venue
De l'hiver et de ses frimas.

Que je voudrais alors te suivre ! !
Fuir les chagrins et les autans,
Et comme toi sans cesse vivre
Avec la paix et le printemps !

Un jour que de ma courte vie
Se seront flétris les printemps,
Au tombeau ma cendre ravie
Deviendra le jouet des vents.

Avril 1861





SALUT A ARLES.

Arles, noble cité, ville césarienne,
Dont les vieux empereurs recherchèrent l'hymen,
Et qui gardes le sceau de ta grandeur ancienne
Largement incrusté dans ton ciment romain;

En ton recueillement, grave patricienne,
Montrant de ton granit le travail surhumain,
De mes puissants époux, dis-tu, qu'il vous souvienne!
Voyez de quels joyaux m'enrichissait leur main.

Oui, tu peux te draper dans tes grandes ruines;
Comme Rome tu peux t'asseoir sur tes collines,
Et traîner à long plis le deuil du peuple-roi:

Car il a, mieux encor qu'aux blocs de tes arènes,
Dans les beaux traits latins de tes femmes sereines
Scellé votre alliance et son amour pour toi.

Arènes d'Arles, Décembre 1874.

LES ELÈVES

D'UN ASILE A LEUR SUPÉRIEUR

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

Bien aimé Père, en ce jour d'allégresse,
Au souvenir de tes nombreux bienfaits,
Dans ces couplets dictés par la tendresse,
Nous ôsons bien t'exprimer nos souhaits.

En ce beau jour le même lieu rassemble
Et notre mère et tes enfants chéris:
Pour te louer, te chanter tous ensemble,
En un seul cœur tous les cœurs sont unis.

Bien au delà de cette étroite enceinte,
Chacun redit de ton humilité
Le doux attrait, qui double notre crainte
A célébrer un nom partout chanté.

Qui ne connait la douce bienfaisance
Qui de ta main, prodigue en tous les temps,
Avec l'obole augmente l'espérance
Des malheureux, qu'elle a rendu contents.

Pour nous, enfants, dont ta sollicitude,
A jusqu'ici prévenu les besoins ;
Libres de crainte et de vicissitude,
Fières de toi, nous vivons par tes soins.

Bon père, aussi ce que la tendre enfance
Veut obtenir par ses vœux assidus
Et ses souhaits, c'est pour ta récompense,
L'Eternité des biens qui te sont dus.

Dans le bois tout est nu !... pour couronner ta tête
Nous n'avons point de fleurs, point de fleurs à t'offrir ;
Mais recevras-tu, Père, en ce beau jour de fête,
De toutes tes enfants les cœurs pour souvenir ?...

Improvisée, le 18 Mars 1870.

L'AÏEULE.

LA JEUNE FILLE.

Ma sœur vous plaint, et moi j'en fais autant, grand'mère !
Votre visage est pâle et de rides couvert ;
Vos cheveux sont plus blancs que la blanche poussière
Qui s'abat, dans l'été, sur cet if sombre et vert.

L'AÏEULE.

Elles m'affligent peu ces marques menaçantes
D'un jour qui n'aura pas peut-être un lendemain ;
Vos longs cheveux de jais, en boucles caressantes,
Tombent sur votre front de lis et de carmin.

LA JEUNE FILLE.

Vous marchez lentement ; sur le bâton de frêne,
Soutien près de fléchir, se penche votre corps ;
Quelquefois on dirait que vous perdez haleine,
Et vous n'avancez plus qu'en redoublant d'efforts.

L'AÏEULE.

Sur le versant du mont, près de la métairie
Où j'aimais à m'asseoir, à l'ombre du grand bois,
Si je vous vois de loin bondir sur la prairie,
Je ne regrette pas mes forces d'autrefois.

LA JEUNE FILLE.

Quand l'oiseau, reprenant sa chanson printanière,
Vient suspendre son nid aux branches des lilas,
Dans l'enclos, inondé de fleurs et de lumière,
Ne pourriez-vous encor nous suivre à petits pas ?

L'AÏEULE.

J'aspire le parfum des fleurs fraîches écloses ;
J'entends le rossignol chanter dans les bosquets :
Mais quel plaisir aurais-je à moissonner les roses ?
Ne m'apportez-vous pas, chaque jour, des bouquets ?

LA JEUNE FILLE.

Lorsque glisse sans bruit, sur la mer immobile,
Par les soirs frais et purs de la chaude saison,
Sous l'effort des rameurs, notre barque docile,
Vous demeurez toujours seule dans la maison.

L'AÏEULE.

Alors, interrompant malgré moi mon ouvrage,
Les regards inquiets et le cœur sans repos,
Je fais des vœux au ciel pour que le vent d'orage
Ne vienne pas crisper la surface des eaux.

LA JEUNE FILLE.

Durant le triste hiver, au souffle de la bise,
Quand gèlent les ruisseaux et meurt l'herbe des prés,
Quel plaisir avez-vous, près du foyer assise,
A l'heure où nous dansons dans les salons dorés ?

L'AÏEULE.

J'en ai plusieurs : d'abord, je tisonne,—à mon âge,
Nourrir le feu de l'âtre est un soin assez doux.—
Je caresse un moment en songe votre image ...
Puis, je dis mon rosaire, et je le dis pour vous.

Liverpool, Février 1875.

CORNEILLE.

1684

...Vive notre vieil ami Corneille !...
Mme De Sévigné.

Salut au grand Corneille, à ce chef légitime
Des tragiques français ! J'aime ses traits ouverts
Et de ce front sacré la candeur magnanime,
Laissant lire aux regards l'âme de ses beaux vers.

O poëte penseur, naïvement sublime,
Discoureur souverain, ta gloire sans revers
Dresse, au milieu des temps, une éternelle cime,
Dont nul vent n'atteindra les rameaux toujours verts.

Et tu connaissais bien cette grandeur suprême ;
Vieux devin, dédaigneux d'un fugitif blasphème,
Tu savais quels autels sacreraient ton honneur.

Et que là, prosternant l'amour-propre et l'intrigue,
Tels que les rois captifs aux genoux de Rodrigue,
Tous tes rivaux vaincus t'appelleraient seigneur.

Rouen, 1874.

MINUIT

Au milieu de son cours, la nuit aux ailes sombres
A nos regards lassés voile tout l'univers ;
Un silence profond règne au milieu des ombres ;
L'airain seul douze fois rententit dans les airs.

Les soins sont suspendus, et ma libre pensée,
Plus vive maintenant, peut prendre son essor,
Eux ils dorment..... Mais moi !... dans mon âme isolée,
Un sentiment d'amour veut s'élever encor.

Minuit !.... le bon Jésus, seul dans nos tabernacles,
Délaissé des mortels, objets de son amour ;
Veille sur leurs destins, prépare ses miracles,
Gémit sur leurs écarts, sourit à leur retour.

Viens, daigne visiter mon réduit solitaire,
O Sauveur, doux appui de mon infirmité ;
Sur moi lance un rayon d'amour et de lumière,
Un seul de tes regards fait ma félicité.

Visite encor celui qui vit dans la souffrance,
Verse sur ma paupière un sommeil bienfaisant,
Ou seulement, dis-lui : *Je suis ta récompense*,
Et son mal passera moins aigu, moins pesant.

Si quelqu'âme frémit d'une crainte funeste,
Oh ! va la rassurer, Seigneur, et montre lui
De tes Anges sacrés, la milice céleste,
Qui veille à sa défense et chasse l'ennemi.

Et s'il est un vaisseau battu par la tempête,
Si de tristes nochers n'attendent que la mort,
Parle, commande aux flots, dis à la foudre : *Arrête :*
Conduis-les, ô mon Dieu, toi-même, jusqu'au port.

Comble de tes douceurs la Vierge généreuse,
Qui, pour s'unir à toi, sut tout sacrifier ;
Va parler à son cœur, dis-lui qu'elle est heureuse ;
Que tout perdre pour toi, Seigneur, c'est tout gagner.

Mais, va trouver aussi ces âmes si légères,
Qui, pour de vains plaisirs, trouvent les jours trop courts ;
Qui, d'erreurs en erreurs, toujours plus mensongères,
Marchent, sans y penser, au dernier de leurs jours.

Trouble leur faux bonheur, dis-leur bien haut : *Tout passe.*
Et tout ce vain éclat d'orgueil, de volupté,
S'écoulera bientôt, pour laisser à sa place
L'immense, inévitable, affreuse éternité.

Déjà plus d'un mourant, sur son lit de détresse,
Menaçante, la voit s'entr'ouvrir à ses yeux.
Il t'implore, ô Jésus ! montre-lui ta tendresse,
Et dirige son vol vers les palais des Cieux.

Il viendra pour nous tous, cet instant redoutable,
Plein de trouble et d'effroi pour l'obstiné pécheur,
Où le cœur le plus pur se sent encor coupable....
Alors surtout, Jésus, montre-toi mon Sauveur !

6 Avril 1871.



A MON AMI

LE COMTE J.-J.-E. DE NARBONNE-LARA,

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

Ah ! puisses-tu toujours t'avancer dans la vie,
Le front calme et serein !
Puisses-tu ne jamais goûter à cette lie
Qui me brûle le sein !

Qu'un sourire toujours vienne errer sur ta bouche,
Que toujours le sommeil soit l'hôte de ta couche,
Que Dieu loin de ta route écarte les malheurs,
Et puisse, sous tes pas, la riante nature
Faire éclore toujours son tapis de verdure,
Et le printemps toujours ses fleurs !

Enfin soit que la lune dore
Du lac bleu les limpides eaux,
Soit que l'astre du jour colore
La cime de nos verts coteaux,
Que toujours ton cœur soit en joie,
Et que de ta félicité
Chaque soir ta prière envoie
L'hommage à la Divinité !

Vte P. Jean L. de Lautrec.

Rio-Janiero, Brésil, 2 Août 1872.



LA PRIÈRE DE L'ORGUE.

A M. le Cte de N.-Lara

L'airain vibrant des tours appelle au sanctuaire
Tout chrétien dont le cœur se nourrit de prière :
Devant le tabernacle un prêtre est prosterné ;
Le Christ se montre aux yeux sur sa croix éclatante,
Et l'encens se déroule en spirale flottante
Sur son front couronné !

Eveille, éveille-toi, ma puissante pensée,
Trop longtemps endormie en mon âme glacée !...,
Ouvre tes aîles d'or à l'inspiration
De l'orgue, modulant d'harmonieuses plaintes,
S'exhalant par le temple, ainsi que les voix saintes
Au temple de Sion.

Du jour qui va mourir, voici l'heure dernière ;
Le soleil radieux, en longs jets de lumière,
Inonde les vitraux des portes du saint lieu.
Voici l'heure sacrée où toute la nature
Elève son auguste et sublime murmure
Vers l'Éternel, son Dieu.

Orgue divin : redis un chant du Roi-prophète ;
Exalte-nous celui qui lance la tempête :
Que tes sons inspirés aillent au fond des cœurs,
Puissamment remuer notre foi qui sommeille,
Et verse, en doux accords, ce que puise l'abeille
Au calice des fleurs.

Ecoutons !—Les élans dicté par le génie
S'écoulent de son sein en fleuve d'harmonie ;
Le temple retentit de cent concerts divins :
Et l'on croirait entendre une voix solennelle
S'écrier dans les cieux : A toi, gloire éternelle,
Arbitre des humains !

Tantôt triste et pensif, il se plaint et soupire,
Tel, le vent dans les bois en gémissant expire.
Ou redit les accents des anges émanés ;
Ou bien, sa voix unie à celle de la foule,
Ressemble au bruit confus de l'Océan qui roule
Tous ses flots mutinés.

Oui, Seigneur ! nous chantons ta bonté, ta puissance,
Ton amour, ta grandeur et ta magnificence.
A toi retourne un jour notre esprit immortel ;
Et là, sans cesse il nomme en paroles fécondes,
Trois fois saint, le Dieu fort, le Créateur des mondes
Et le Verbe éternel !

Lui seul est des esprits la splendide lumière
Qui dissipe et bannit l'ignorance première ;
De sa grâce il soutient ceux qui suivent sa loi...
Si nous reconnaissons sa grandeur immuable,
La suprême bonté de sa main secourable,
Il nous donne la foi.

Jamais la nuit d'erreur dans laquelle nous sommes
Ne fut abandonnée aux caprices des hommes :
Comme au temps d'Israël, son œil veille sur nous ;
S'il verse au siècle impur un souffle de vengeance,
C'est à nous, chrétiens, fiers de notre délivrance,
De l'invoquer pour tous.

Source du pur amour où s'abreuvent nos âmes,
Ah ! préserve nos cœurs des criminelles flammes,
Qui s'infiltrent en eux en levains de plaisirs !
Donne et cette voix forte et ces harpes antiques,
Qui célébraient du Ciel les trésors magnifiques
Créés par tes désirs.

Montez, montez vers Lui, prières abondantes,
Et mêlez-vous au chœur des étoiles brillantes.
Vaisseaux d'or naviguant aux océans des cieux :
Répandez-vous au trône où résident les anges,
Unissez à jamais à leurs saintes louanges.
Vos chants mélodieux !

Vte Lescun de Lautrec.

Rio-Janiero, Brésil, 1874.

A MON AMI

LE VICOMTE P. JEAN LESCUN DE LAUTREC,

EN RÉPONSE A SES VERS.

Felice te, che si parli a tua posta !
ALIGHIERI, *Inferno*, Cant. XVI.

I

D'où vient que maintenant, ennemi de l'étude,
Je vais cherchant partout l'ombre et la solitude ?
D'où vient que j'ai le cœur plein de vagues regrets ?
D'où vient que la campagne a pour moi tant d'attraits ?

Ah! le séjour des champs est fait pour l'âme tendre.
Le cri de l'opprimé ne s'y fait pas entendre.
Le calme et le silence y règnent. Les oiseaux,
Mêlant leurs douces voix aux doux bruits des ruisseaux,
Y font une musique ineffable et céleste
Qui chasse de l'esprit tout souvenir funeste.
Le ciel vous y sourit; un vent suave et frais,
Nuage de parfums, s'élève des forêts.
La lumière partout s'y jouant avec l'ombre,
Offre aux regards charmés des contrastes sans nombre.
Tout invite au repos: ce gazon non foulé,
Comme un riche tapis sous vos pieds déroulé;
Dans ce pli du vallon, cette source féconde,
Répandant à l'entour la fraîcheur de son onde;
Cette blanche aubépine au bord de ce sentier,
Mariant ses rameaux à ceux de l'églantier;
De ces chênes touffus le magnifique dôme,
Et ces fleurs dont la brise épand le doux arome,
Mille charmes encor que l'art ne peut donner,
Et que l'ennui jamais ne vient empoisonner.

O lointaines rumeurs des plaines infinies,
O chœurs mystérieux, étranges harmonies,

Hymne de la nature, immense, universel,
O spectacles charmants de la terre et du ciel,
Noyez-moi tout entier dans vos vagues d'extase,
Et, soulevant un peu le fardeau qui m'écrase,
Répandant sur mon cœur un opium divin,
Rendez-moi le repos auquel j'aspire en vain ;
Dans l'eau de paix, sur moi comme une mer versée,
Submergez tous mes sens et toute ma pensée.

Et vous, chantres aîlés, poursuivez vos concerts,
Epanchez à grands flots vos notes dans les airs,
Afin que mollement étendu sur ces mousses,
Je m'endorme peut-être au son de voix douces,
Et qu'un rêve de flamme, aux prismes merveilleux,
Me soulève de terre et me ravisse au cieux.

II

ENVOI.

Poëte, votre Muse, au grave et doux sourire,
Met un divin parfum dans l'air que je respire ;
Plein d'ingénuité, de grâce et d'enjoûment,
Son langage m'attire irrésistiblement.

M'initiant aux sens confus de la nature,
Vous me faites rêver aux fleurs, à la verdure,
Aux bois pleins de mystère, aux champs silencieux,
Aux merveilles sans nom de la terre et des cieux.
Vous m'emplissez le cœur de joie et d'espérance.
Car savez-vous, Lautrec, que malgré la distance,
Comme un rempart d'airain élevée entre nous,
Votre magique vers me rapproche de vous ?

Montpellier, Août, 1872.



LES GOËLANDS.

Beaux goëlands, hôtes fidèles !
Par un jour riant et vermeil,
Que j'aime à voir vos blanches ailes
Se déployer sous le soleil !

Aux vastes plaines de l'espace,
Quand bruit le plus léger vent,
Vous allez rasant la surface
Des flots à peine s'émouvant.

Que les vagues, enflant leurs cimes,
Présagent des dangers nouveaux,
Comme l'homme sur les abîmes,
Vous vous endormez sur les eaux.

Si l'onde ne bat plus la grève,
Si l'air redevient calme et pur,
Votre vol rapide s'élève,
Traçant des cercles dans l'azur.

Vous ne redoutez pas l'atteinte
Du plomb de nos bruns nautoniers,
Et parfois, vous venez, sans crainte,
Vous reposer sur les huniers.

Vers la plage la plus lointaine,
Suivant nos vaisseaux aux longs mâts,
Le même vent qui les ramène
Vous rend toujours à nos climats.

Nulle autre mer aussi chérie
A vos regards ne vient s'offrir ;
Notre port est votre patrie :
C'est là que vous voulez mourir.

Eh bien ! restez sur nos rivages,
Libres, maîtres de votre sort...
Mais nous, jouets de tant d'orages,
Pourrons-nous mourir dans le port ?

Marseille, 20 Novembre 1874.



ADIEUX DU BARDE A SA PATRIE.

FRAGMENTS D'UN POËME.

LE TOIT PATERNEL.

I

"....Souvent mes yeux mouillés de larmes se retournèrent vers les murs de ma ville natale, et je ne pouvais, en partant, les rassasier de cette vue."

TASSE *Jerusal. Déliv.*, cht. IV, s. LIV.

« Adieu mère adorée, adieu toi père tendre,
« Vous tous qui m'entourez recevez mes adieux :
« Déjà le rouge-gorge au loin se fait entendre,
« Et le jour qui se hâte apparait dans les cieux.

« Hélas ! il faut partir ! Te laisser, ô ma mère,
« Quitter parents, amis, au printemps de mes jours ;
« Saluer pour jamais mon pays, ma chaumière,
« Abandonner les miens peut-être pour toujours.

« Je quitte pour l'exil ma riante vallée,
« Le monticule vert, le paisible ruisseau,
« Les bocages en fleurs... mais de mon doux hameau
« L'image poursuivra mon âme désolée.

. . . .

« Dévançant et l'aurore et les feux du matin,
« Je n'irai plus au loin dans nos vertes prairies
« Porter mes pas errants... Ni d'un pied incertain,
« Laisser là, s'égarer mes douces rêveries.

« Quand l'étoile du soir brillant au haut des airs
« Ramenera la nuit sur notre toît de chaume,
« Que Phœbé, s'avançant sous le céleste dôme,
« Apportera le calme à l'immense univers :

« Je ne reviendrai plus assis sous le vieux chêne,
« De la terre et des cieux écouter le concert ;
« Non, désormais courbé sous le poids de la peine,
« Le monde ne sera pour moi plus qu'un désert.

« Où trouverai-je encor la douceur de votre ombre,
« Vieux pins, hêtres touffus, honneur de nos forêts ?. . .,
« Sur vos tendres gazons semés de fleurs sans nombre,
« Je n'irai plus aux vents confier mes secrets.

« Quand viendra l'heure, hélas ! où du temple rustique,
« Vibrera dans les airs l'airain mélancolique
« Appelant de sa voix le peuple du hameau ;
« Je n'irai plus unir à l'encens, ma prière,
« Ni répandre en secret, des larmes sur la terre
« Qui garde nos parents sous l'abri du tombeau. »

II

Mais avait fuit déjà l'aurore aux doigts de roses :
Les oiseaux réveillés dans leur joyeux séjour
Saluaient de leurs chants les premiers feux du jour ;
La fleur montrait à l'œil ses corolles écloses,

Et brillant aux rayons de l'astre radieux,
Sur l'herbe, la rosée étincelait aux yeux.

Il gravissait rêveur le flanc de la colline,
Qui mène de la plaine au sommet du coteau,
Où le clocher noirci, qu'une humble croix termine,
Elevé dans les airs commande le hameau.

. . . .

Ses regards attristés errant sur la campagne
Découvrent tout à coup au flanc de la montagne,
Conduisant ses troupeaux un paisible berger.
Près de lui, reposait à l'ombre du verger,
Simple dans ses atours, sa timide compagne.
Couple heureux qui, du ciel, en toutes les saisons,
Célèbrent les bienfaits au chant de la musette ;
Soit lorsque les brebis dépouillent leurs toisons,
Soit quand les blancs agneaux bondissent sur l'herbette,
Avec joie entonnant la douce chansonnette,
Demandent au Seigneur de bénir les moissons.

. . . .

A ce tableau touchant, poétique, enchanteur,
Le poëte attendri sent palpiter son cœur.—

Le barde, se voyant sur la terre étrangère,
Etonné du chemin qu'il a déjà franchi,
Du sommet d'un rocher que la foudre a blanchi
Retourne encor ses yeux vers le toît de sa mère ;
Et toujours croyant voir sa campagne et ses bois,
Et le champ du repos où brille l'humble croix,
Mêlés aux pleurs que la douleur arrache,
Tandis que vers son ciel son long regard s'attache,
Ces soupirs et ces mots s'échappent à la fois :

III

« Pourquoi faut-il que des miens je m'éloigne,
« Pourquoi si loin poursuivre le bonheur ?
« C'est chez les siens, qu'on goûte la faveur
« De s'entre-aimer.... Ce couple le témoigne.

« C'est dans vos bois, ô vallons fortunés,
« Séjours charmants, paisible solitude,
« Que loin des maux qui troublent les cités,
« Nos jours s'en vont exempts d'inquiétude.

« Entends de loin mes accents douloureux,
« Mère adorée, hélas! ton fils t'appelle...
« C'est malgré moi que de tristes adieux
« Vinrent briser mon cœur toujours fidèle.

« D'un autre instinct.—A chacun son attrait,—
« Le Dieu du ciel avait rempli mon âme ;
« Changer le cours d'une invincible flamme,
« M'eût fait combattre un inflexible arrêt.

« Changer le cours de la flamme ondoyante,
« Du fier torrent qui roule avec fracas,
« Du traît qui vole, ou de l'âpre tourmente
« Qui sème au loin, l'alarme et le trépas :

« Il ne se peut ; et l'âme du poëte
« Cédant au Dieu qui gouverne son sort,
« Sans que l'amour, le sang, ni rien l'arrète,
« Doit malgré lui chanter jusqu'à la mort.

« Mais ne crains pas qu'en suivant ma carrière,
« Mère, je puisse aucun jour t'oublier ;
« Non, non, plutôt mes yeux fuir la lumière,
« Plutôt ma voix à jamais expirer !

« Oui, ton amour qui soulage ma peine,
« Est, ô ma mère, un aimant souverain,
« Qui dominant le cœur du pèlerin,
« Malgré l'exil, auprès de toi l'enchaîne.

. . . .

« Lieux que j'aimais, séjour de mon enfance,
« Toît paternel ! terre de mes aïeux !
« Tendres témoins de mes jours d'innocence,
« Du Barde errant recevez les adieux !

Champ d'Asile, Sept., 1867.



THE GUN.

From my bed, quick! roll me out,
  I am choked with this hot sand;
And my throat swells with a shout,
  Gathering, that shall shake the land.

Clear me with your twisted probes,
  Smooth me round with biting steel,
Fit me with your iron globes,
  Set me up on oaken wheel.

Ho! I am the conquering gun,
  Iron son of fire and noise;
Through my frame already run
  Thrills obscure of coming joys.

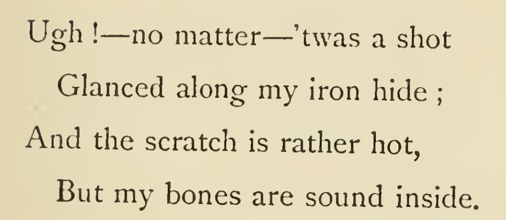
Come ye men from forge and farm—
  Men of migth in arm and knee;
He whose blood takes quick alarm
  Better not companion me.

Wheel me Southward: are those graves
  On the slope of yonder hill?
Yes; but o'er them proudly waves
  The old starry banner still.

Rest me now upon the height:
  What is that before the rim
Of the forest? Look! my sight
  Is a little blurred and dim.

Ah! I see—quick with a shell
  In my throat—boom—there it goes,
With a long-tailed, fiery yell,
  Right among the thickest foes.

Hip! hurrah! they scatter, men;
  Now another—to the right—
Hip! they got it square again;
  This, I think, will be a fight.



Ugh!—no matter—'twas a shot
  Glanced along my iron hide;
And the scratch is rather hot,
  But my bones are sound inside.

Swabber, cool me with your sponge—
  Why lie there and clutch it tight?
Down my throat his blanket plunge—
  He will not need it to-night.

There they come upon the flank,
  Now my bore with grape-shot fill,
Quick—another—while their rank
  Thinly forms below the hill.

Ah! they like the distance best;
  Let me give a parting kick.
See! a dozen stop to rest
  Ere they reach the forest thick.

They have had enough of strife;
  They think this had better cease;
Every unloosed rebel life
  Is a stubborn vote for peace.

Now fling out the victor sound;
  What! you can not shout amain?
Are too many voices drowned
  In the silence of the slain?

What if I am loud and hoarse
  As you count them one by one;
Iron sense is rather coarse—
  I am but a callous gun.

Comrades' tears are holy, sweet—
  Drop them on the faces pale ;
While above the angels greet
  Patriot souls with sweet All Hail!

But for me is only joy—
  Iron joy at victory won ;
I was fashioned to destroy—
  Ho! I am the conquering gun.

July, 1864.



ENDYMION.

Au sommet de Lathmos, le beau mont de Carie,
Il faut que chaque nuit s'illumine et sourie :
Loin tous nuages imposteurs ;
Autant que les frimas, loin ces molles haleines,
Qui font des simples fleurs, habitantes des plaines,
Sourdre des poisons séducteurs !

Point de ces chants obscurs, exhalés sous les voiles
D'un feuillage étouffé, mais de fraîches étoiles
Le silence mélodieux ;
Et la céleste lyre aux cordes invisibles,
Dont les sons seulement à l'âme perceptibles,
Jaillissent sous la main des dieux !

Et cependant l'élu de ces blanches retraites,
Le noble initié qui veut ces chastes fêtes,
N'est fils ni des dieux ni des rois ;
D'aucun pouvoir fatal les jalouses entraves

N'entourèrent ses pas d'impérieux esclaves
Qui sans cesse évoquent des lois.

C'est un simple berger, presque un enfant encore,
Plus libre que les airs et plus beau que l'aurore,
Sauvage, taciturne et fier.
Le laitage et les fruits, austère nourriture,
Comblent tous ses besoins ; jamais sa lèvre pure
N'a goûté le vin ni la chair.

D'une peau de bélier sa ceinture est tissue,
Et l'air qui vient souffler sur sa poitrine nue,
La sent à peine palpiter.
Ses beaux pieds sont posés sur la sandale antique ;
Ses bras sont d'une vierge, et la crosse rustique
Semble faite pour les porter.

Sa bouche, arc phrygien qu'une flèche soulève,
Reste dans son sourire, et lentement s'achève,
Teinte d'un sang toujours égal.
Le fruit sombre du myrte environne sa joue ;
Le pampre sur son cou se recourbe et se joue,
Autour du chapeau pastoral.

Dans ses yeux sans mélange une étoile lointaine
Respire, comme au fond d'une ombreuse fontaine,
Un rayon dormant du soleil ;
Et nul souffle importun, nulle vapeur livide
N'a troublé cette source et de ce front limpide
Terni l'harmonieux sommeil.

Lorsqu'à demi voilé d'une ombre diaphane,
Ses dogues à ses pieds, debout, son regard plane,
Vers l'astre qui blanchit le ciel,
On dirait, à le voir, rêverie ou prière,
Sur le penchant du mont quelque berger de pierre
Montrant le bercail éternel.

Aussi bien les beautés qui hantent la vallée
Jamais, si beau qu'il soit, n'ont, d'une âme troublée,
Cherché ses regards ni ses pas ;
Et lui-même jamais ne s'est tourné vers elles :
Il habite au milieu des nymphes immortelles,
Et son cœur ne s'en émeut pas.

Ce n'est point le fardeau d'une ignorance obscure
Qui l'a pu retenir : déjà de la nature

Il sait la voie et les secrets ;
Il a vu du troupeau les poursuites lascives ;
Mais jamais le printemps d'étincelles plus vives
N'a fait trembler ses yeux distraits.

Les bergers querelleurs, respectant son silence,
N'ont jamais de ses chiens ému la surveillance
Ni raillé son oisiveté.
Ils le laissent régner au plus haut pâturage,
Et tous redouteraient, en lui faisant outrage,
De commettre une impiété :

Car bientôt cet enfant, âme toujours sereine,
Pour son amante aura Phœbé, la blanche reine,
Déesse des contemplateurs.
Les rêves éthérés, où l'extase pénètre,
De l'amour ici-bas ne lui feront connaître
Que les clartés sans les ardeurs.

Décembre 1874.

HYMNE DE BÉNÉDICTION.

Célébrez le Seigneur, ô vous, bois et vallées !
Et vous, rochers, fleuves bruyants ;
Et vous, sombre nuage et rayons éclatants ;
Louez-le, vous, zéphyrs, agréables rosées !...

Célébrez le Seigneur, arbres majestueux ;
Vous, gazons et fleurs purpurines ;
Et vous, jeunes enfants, qui passez en ces lieux,
Mêlez-y les accords de vos voix argentines !

Hommes, vous, au Seigneur si chers.
Unissez vos accents aux doux concerts des anges.
Oh ! louez le Seigneur, vous, orageuses mers,
Et vous, cercle des temps, mesurez ses louanges !

Vous, étoiles et lune, oh ! louez le Seigneur,
Du haut du dôme solitaire,
Astres éclatants de lumière
Unissez vos concerts en chœur !

Louez-le, vous, matin et sombre crépuscule ;
Louez le Seigneur votre Dieu :
Louez ce nom béni que ma bouche articule,
Aux pieds des autels du saint Lieu.

Oh ! louez le Seigneur, vous, puissants de la terre ;
Et vous, dans les travaux gémissant et pleurant,
Qui trainez tristement une vie éphémère
A travers un aride champ.

Archanges, séraphins, vous, célestes phalanges,
Chantez son nom avec transports ;
Que sur vos harpes d'or s'élèvent ses louanges,
Que tout Sion tressaille à vos divins accords.

Et moi, quand la douleur fait résonner ma lyre,
Permets, grand Dieu, qu'en ces instants
Je chante tes bontés, que ton souffle m'inspire
Les plus nobles accents !

2 Mars 1871.



LA

PETITE FILLE DE LA VALLÉE.

I

Elle n'a pas dix ans, la pauvre créature !
Elle est belle, et promet de l'être plus encor ;
Ses cheveux ondoyants entourent sa figure
        Dun cadre blond comme de l'or.

Toujours mêmes haillons, au soleil, sous la neige,
Écourtés, ne pouvant couvrir son corps entier :
Ses pieds sont délicats, et rien ne les protége
        Contre la ronce du sentier.

Son père est bûcheron.—Elle, depuis l'automne,
Mène paître une vache et prend soin du châlet :
Ils ont pour aliments—les seuls que Dieu leur donne—
Un peu de pain, un peu de lait.

La pluie, un soir, tombait à torrents de la nue,
Et sa mère au logis n'était pas de retour :
On ne sait depuis lors ce qu'elle est devenue,
Mais on la pleure chaque jour.

Près du chemin battu souvent elle s'arrête.
Le voyageur surpris, d'un pas moins diligent,
Marche dès qu'il la voit, l'interroge et lui jette,
Parfois, une pièce d'argent.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'une pensée amère
Assombrisse toujours un moment aussi doux !
Les yeux sur son trésor, elle dit :—O ma mère !
O ma mère ! où donc êtes-vous ?

II

Fille de la Savoie ! au sein des forêts sombres,
A côté des glaciers, près du flot écumant,
Sur le bord des ravins, dans les vals couverts d'ombres,
Tu grandiras obscurément.

Tes regards, qui voudraient en vain sonder l'espace,
Erreront, arrêtés par l'un et l'autre mont,
Des sommets du Tacul, enveloppés de glace,
Aux noirs rochers du Sigismond.

Tu mêleras ta voix si douce, si légère,
Au bruit de l'avalanche, aux cris que le vautour,
Le matin, en plongeant des hauteurs de son aire,
Envoie aux échos d'alentour.

Tu braveras les vents, la foudre, les nuages
Toujours prêts à verser des torrents sous tes pas ;
Heureuse, si plus tard, enfant, d'autres orages
Dans ton cœur ne s'éveillent pas !

Nice, Savoie, 20 Janvier 1875.

DIX-HUIT ANS.

A M. L. H. FRÉCHETTE

A CHICAGO.

J'ai dix-huit ans : et déjà la souffrance
M'a fait gémir sous les coups du destin ;
Au souvenir des jours de mon enfance,
Je sens des pleurs qui coulent dans mon sein.
Eh ! je croyais au bonheur dans la vie...
Des rêves d'or enivraient mon printemps ;
Mais l'espérance, hélas ! me fut ravie
A dix-huit ans !

Que j'aime à voir auprès des vieilles tombes
Mourir le jour au milieu des débris,
Le roitelet ou les blanches colombes
Chantant perchés sur les branches des buis !
Alors, rêveur, j'interroge l'espace,
Je suis des yeux les nuages flottants,
L'oiseau qui vole ou la feuille qui passe !
J'ai dix-huit ans !

Il fut un jour, jour fécond en alarmes,
Où d'une sœur j'aperçus le cercueil ;
Le cœur brisé, je versai bien des larmes,
Et revêtis le noir habit de deuil.
Souvent depuis sur sa tombe glacée,
Je vais prier.... Et là, de temps en temps,
Je donne aux vents mes soupirs, ma pensée...
A dix-huit ans !

Frappé du coup quand donc pourront renaître,
Me dis-je alors, des jours, des temps plus beaux ?
Jamais viendrai-je encore à ma fenêtre,
Goûter les chants de mes petits oiseaux ?

Illusion : auprès d'un tendre père
J'allais souvent adoucir mes tourments ;
Il m'est ravi... Je n'ai plus que ma mère,
A dix-huit ans !

Il m'en souvient : c'était un soir d'automne,
Le vent du Nord sifflait dans les rameaux ;
L'astre des nuits dans son cours monotone,
Silencieux, se mirait dans les eaux.
D'un père, alors, sonna l'heure suprême ;
Je le perdis encore à mon printemps...
Qui n'accusai-je en ma douleur extrême ;
A dix-huit ans !

Plaisirs si doux, adieu ! vous, dont les charmes
Firent pour moi couler de si beaux jours ;
Je n'aurai plus désormais que des larmes,
De tristes nuits, des regrets sans retours.
Quand je verrai sourire la nature,
Je répandrai tout seul des pleurs brûlants,
Car du malheur j'ai trop connu l'injure
A dix-huit ans !



Noble poëte ! ô muse enchanteresse !
Toi dont les chants ont consolé mon cœur ;
Dans ces couplets permets que je t'adresse,
Le triste adieu que je fais au bonheur.
Dans un ami, si l'ami trouve un frère,
Soutiens ce cœur brisé depuis longtemps ;
Pleure avec moi . . . car je n'ai plus de père,
A dix-huit ans !

2 Août 1869.



LA GLOIRE.

O Gloire, vœu d'une grande âme,
Quel prestige entoure ton front ?
Par toi la vertu nous enflamme
D'un amour sublime et profond.
De quel éclat tu l'environnes !
Pour flétrir ses blanches couronnes
Le crime se déchaîne en vain ;
En vain l'Envie à l'œil farouche,
Vomit l'écume de sa bouche
Et les noirs poisons de son sein.

Dans la nature plus d'abîmes
Que nos regards n'aient explorés ;
Par toi, ses spectacles sublimes
Décorent nos lambris dorés ;
Grâce à toi, dans sa nuit profonde,
Le génie éclaire le monde ;

Tout cède à ton pouvoir divin;
Pénétré de ta sainte flamme,
L'art sait donner la vie et l'âme
A la toile, au marbre, à l'airain.

Par toi, la Grèce, sans rivale
Brilla sur cent peuples divers,
Et Rome fut la capitale
De l'empire de l'univers.
Lors même que le Temps rapide
Eut brisé de sa faux stupide
Tant de puissance et de grandeur,
Par toi, leur cendre et leur poussière
Sèment encore une lumière
Dont rien n'égale la splendeur.

Par toi, ceint du rayon du sage,
Le regard fier et plein de feu,
Au milieu de l'Aréopage
Socrate apparaît comme un dieu :
O crime affreux que rien n'expie !
Entendez :—une bouche impie
A prononcé l'arrêt mortel !

A cet homme, l'honneur d'Athènes,
Socrate est flétri par des chaînes,
Et, victime, marche à l'autel.

Pourtant nulle ombre de tristesse
Ne trouble la sérénité
De ce front qu'un rêve caresse,
Présage de l'éternité.
O merveille ! la prison s'ouvre ;
De son manteau la nuit le couvre ;
Il peut se dérober au sort :
Mais lui, fidèle à sa mémoire,
Il exclame : « O gloire ! ô ma gloire ! »
Et d'un trait avale la mort.

Épris de ce beau diadème
Dont tu ceins le front des guerriers,
L'homme immole tout ce qu'il aime
A d'imaginaires lauriers.
Un héros près de sa maîtresse
Goûte-t-il une douce ivresse :
Tu l'appelles, et du repos

Soudain s'effacent tous les charmes.
Invincible aux plus tendres larmes,
Il part, il vole à ses drapeaux.

Que le ciel s'obscurcisse et gronde,
Que le sol tremble sous le pas ;
Que chaque élément se confonde
Et s'entre-choque avec fracas ;
En vain se pressent mille obstacles :
Ton nom enfante des miracles.
Entraîné par un noble élan,
Pline, que ta flamme aiguillonne,
Vole cueillir une couronne
Sous la pluie en feu d'un volcan.

La vie est, sans un peu de gloire,
Néant, misère, et nudité ;
Mais aux lueurs de la victoire,
La mort, c'est l'immortalité.
—En vain le démon des batailles
Ne vomit que des funérailles :
Pour toi, dans l'horreur des combats,
Couverte de sang et de poudre,

La Garde, bravant feux et poudre,
La Garde meurt, ne se rend pas.

O Gloire, es-tu coéternelle
De celui qu'inondent tes flots ?
Et quand sa parole immortelle
Ébranla l'informe chaos,
Étais-tu là, Gloire féconde,
Pour couronner l'œuvre du monde ?
Es-tu fille du Créateur ?
Comme le temps et la lumière,
Es-tu née avec la matière,
D'un souffle du suprême Auteur ?

N'es-tu que le puissant mobile
Dont l'Éternel arme son bras,
Pour hâter vers un but utile
La famille humaine ici-bas ?
N'es-tu qu'un être imaginaire,
Entouré de pompe éphémère,
Qu'un beau rêve aurait enfanté ?
Si de l'homme tu fus l'ouvrage,
Oh ! oui, l'homme est la vraie image
Du Dieu sans qui rien n'eût été.

Gloire ! ô Gloire ! de quelle ivresse
Ton nom fait palpiter mon cœur !
Pour mériter une caresse,
Un sourire, un regard flatteur,
Dis-moi ce qu'il faut que je fasse.
Tu consoles dans la disgrâce ;
Tu couronnes les grands revers :
Eh bien ! ramasse sur ma tête
Tous les maux que l'enfer apprète,
Tous les fléaux de l'univers.

Qu'un peuple, abaissé dans sa rage,
Au lâche office de bourreau,
M'envoie en quelque île sauvage
Essayer vivant le tombeau ;
Vienne l'exil et ses supplices !
Ah ! tu changerais en délices
Les plus déchirantes douleurs,
Si, sur mon front, ta main mal close
Ou de myrte, ou de laurier-rose
Laissait échapper quelques fleurs.

Mai, 1873.

AFTER

THE BATTLE OF ANTIETAM.

POEM.

The harvest-moon o'er the battle-plain
Shines dim in the filmy eyes of the dead,
And the yellow wealth of the later grain,
Ground by the millstones of death and pain,
And wet with the life-blood of the slain,
Is kneaded to horrible bread.

The dying by twos and threes, as night
Kisses their brows with cooling breath,
Gather, with failing outward sight,
To tell of the inward visions bright

That rise like a tender morning light
Over the hills of death.

Two who have stood up hand in hand,
Brothers to-day as in years gone by,
When, on the slopes of the Northern land,
Was braided closely each separate strand
Of their lives in a perfect, golden band,
Close to each other lie.

« Tom, » says the elder, wiping slow
From his comrade's lips the crimson stain,
« Does the thirst torment you now ? »—« Oh no ! »
Says the other, with broken voice and low,
« My wounds stopped, bleeding an hour ago,
And now I am free from pain.

« Don't think of my trouble, Ben, for you
Are wounded far worse I know than I ;
I am only a little stiff and blue
With lying out in the evening dew ;
But Ben, you are shattered through and through :
Do you think you are going to die ? »

« No, Tom, the bleeding is almost done ;
I shall live this many and many a day :
And I felt all round to find my gun
As I heard the firing just as the sun
Went down ; the rebels I think have run,
The noise was so far away.

« I shall live to fight as never before—
In the battle's front I shall bear my part ;
And when it is over, on the floor
I shall play with my boy ; and by the door
My wife shall sit, with the fear no more
Of war in her gentle heart. »

« Oh, Ben ! the days of battle appear
A great way off ; I'll forget them soon.
I have been thinking while lying here
It was just a year ago—a year—
That I went a-nutting with Nellie dear,
In the sunny afternoon.

« The hills were as bright as hills could be,
And Nellie, she wore a dress like down,

And under the green old chestnut-tree,
Pelted by dropping nuts, sat she
Looking up with half-scared eyes at me
    As I shook out the chestnuts brown.

« I came down safe, and she kissed me then
    With a face as glad as the happy sun,
And she gave me a handful of brown nuts, Ben ;
They lay so soft in her hand that when
I took them they slid and got back again
    Somehow, so I kept but one.

« I have that nut in my knapsack still :
    I shall go for more with Nellie soon :
They are ripe by this time up on the hill.
To-morrow, perhaps, I shall go—I am ill
And its cloudy to-night—but to-morrow will
    Be fair in the afternoon.

« I am going a-nutting with Nellie, and you
    Will sit with your wife and boy at home ;
The day is bright as ever I knew,

And the chestnuts have ripened the summer though,
Still as the love in your eyes of blue—
　　Nellie—dear Nellie, come! »

Night on the battle-plain stained with gore,
　　Night in the eyes now closed for aye;
But a morning bathes a nightless shore
Where a maiden watches and waits no more,
Nor a wife sits mute by a cottage-door,
　　With a child that forgets to play.

July 1863.



A M. CHARLES-LUCIEN BOSSÉ.

SONNET.

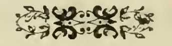
L'homme a besoin d'appui, besoin qu'on l'encourage,
Et, du bien et du beau poursuivant le chemin,
Il veut parfois sentir une main sous sa main,
Et d'une noble voix recueillir le suffrage.

Mais quelle solitude ou quel triste entourage,
Au lieu de ce concours, lui fait le genre humain !
Que d'effroi, de douleur découvre l'examen !
Car on n'est pas guéri pour renvoyer l'outrage.

Pourtant il faut marcher, se dire que du moins
Hors du monde et des sens il reste des témoins,
Dont à l'esprit pénètre un souffle tutélaire ;

Et de surplus, après les plus rudes assauts,
Se contenter, hélas ! d'obtenir pour salaire
La haine des méchants et le mépris des sots.

Montréal, 2 Juin 1875.



PENDANT LA NUIT.

I

Où vais-je ?—En ce lieu solitaire
Arrêtons-nous : ce lieu répond à mes douleurs.
Déjà, d'un voile salutaire
Le jour, qui de mes maux augmentait les horreurs,
Couvre sa torche funéraire.

Antre calme et silencieux
Que pénètre un rayon de la lune paisible,
Ouvre ton sein au malheureux
Qui, fuyant la rigueur du sort le plus horrible,
Cherche un asile dans ces lieux.

Ici, je pourrai sans contrainte,
Mêlant ma triste voix à la voix des torrents,
Gémir, percer l'air de ma plainte ;
Ici, mes ennemis, sourds à mes longs accents,
Ne sauraient m'inspirer de crainte.

Unis, hélas ! par le malheur,
Nous gémirons ensemble, ô tendre Philomèle ;
Nous souffrons la même douleur :
Tu pleures tes amours, moi, je meurs loin de celle
En qui j'ai mis tout mon bonheur.

II

J'ai vu fuir le jour que j'abhorre,
La nuit dans le silence a plongé l'univers ;
Tout dormira jusqu'à l'aurore,
Et nous seuls, par nos cris troublant la paix des airs,
Nous seuls, nous veillerons encore.

Aucun baume consolateur
Ne viendra rafraîchir notre ardente paupière :
Le sommeil, ami du bonheur,

Ne sourit qu'à la joie, et d'une aile légère
Fuit la couche de la douleur.

III

O toi, pâle sœur de la terre,
Qui luis sur ces gazons en reflets réfractés ;
O lune, flambeau de mystère,
Baigne-moi, baigne-moi de tes flots argentés,
Dans cette grotte solitaire.

Mais quel bruit dans l'air ébranlé !
La lune disparaît. Déjà dans le ciel sombre
Gronde l'orage amoncelé.
De sinistres éclairs se succèdent dans l'ombre.
C'est bien ! mon désir est comblé !

O mille voix de la tempête,
Foudre, fleuves, torrents, unissez vos concerts,
Bercez-moi de vos bruits de fête !
Sifflez, noirs aquilons, rugissez dans les airs ;
Cieux, écroulez-vous sur ma tête !

Et vous, éclairs étincelants,
N'offrez plus à mes yeux que forêts embrasées,
Qu'édifices partout croulants,
Que châteaux abattus, que tours pulvérisées,
Que cendre et que débris fumants !

Rochers géants que l'onde mine,
Ébranlez-vous enfin, roulez du haut des monts ;
Troncs noirs que le vent déracine,
Descendez effrayer les échos des vallons
Du fracas de votre ruine.

De ce tonnerre redouté,
De ce désordre affreux de toute la nature
Je ne suis point épouvanté :
Rien ne peut mieux répondre au lugubre murmure
De mon cœur toujours agité.

Octobre 1874.



APPEL SUR LE RHIN.[1]

A M. Paul de Cassagnac.

A PARIS, FRANCE.

I

Allons, prends tes armes, viens ; hâtons-nous.
Homère, *Iliade.*

« Debout ! Français ! debout ! la gloire te réclame,
« Debout !... revêts l'habit, prends l'arme des combats !
« Chez les fils des Gaulois, l'honneur, l'antique flamme,
« Ne se trouvent-ils pas ? ...
« Ecoutez !... écoutez !... déjà le canon gronde
« Et l'écho semble dire avec la voix d'airain :
« Français ! ne sens-tu pas, une haine profonde
« Te pousser vers le Rhin ?

1 Quoique les événements n'aient malheureusement répondu ni à notre attente, ni à nos désirs, nous n'avons pas cru devoir pour cela répudier cette pièce. Au contraire, nous la recueillons dans la famille de nos vers, afin qu'elle partage la bonne ou la mauvaise destinée des autres pièces, ses sœurs.—1875.—

« France ! France ! on t'insulte ! on t'irrite ! on t'outrage !
« Ta Rivale t'appelle en un combat sanglant . . .
« Fais voir que du Français la gloire est l'apanage,
« Va relever le gant ;
« A vous, valeureux chefs, instruits à la victoire,
« A vous, fils de ces preux vainqueurs de Nordlingen ;
« A vous, les actions dont parlera l'histoire . . .
« Vengeance sur le Rhin ! » . . . .

II

—A cet appel guerrier, que l'écho leur apporte,
Ils se sont tous montrés ; et d'un accent connu,
Le grand peuple élevant sa voix terrible et forte
A déjà répondu :
« O France, me voilà ; connais l'enfant qui t'aime,
« Me voilà : pour mon cœur ton cri n'est jamais vain ;
« Tu verras le Français, être toujours lui-même,
« Et vaincre sur le Rhin !

« Trop longtemps tes enfants ont souffert l'insolence ;
« Trop longtemps l'ennemi provoqua notre ardeur ;
« Ils verront que le fils, du père à la vaillance,
« Qu'il sait venger l'honneur ! . . .

« Oui, depuis trop longtemps, l'enfant près de sa mère
« Pleure au triste récit de ce combat lointain [1],
« Où l'Aigle redouté, mais trahi dans son aire,
« Tomba non loin du Rhin.

« Leipsick et La-Ferté, nous demandent vengeance ;
« Lyon et Waterloo, font jaillir nos sanglots :
« Et vous, triste départ ! adieux de la Vaillance,
« Pleurs de Fontainebleu !....
« Nous voulons effacer cette page sanglante,
« Nous qui sommes les fils des vainqueurs de Berlin !
« Nous avons d'un affront la blessure saignante
« A laver dans le Rhin ! »

III

—Donc fidèle à l'appel, la nation se lève ;
Tout s'appaise, se tait, plus de divisions :
Aux combats intestins, le Français a fait trève ;
A bas les factions !...
Et déjà du clairon la note triomphale
Mèle au soldat des camps, le Soldat-Citoyen ;
Tous deux marchent de front, vers la côte rivale,
Combattre sur le Rhin !

1 Waterloo.

C'est une mère ici qui dit au fils qu'elle aime :
« Enfant, je n'ai que toi, toi seul pour me nourrir,
« Mais il faut me quitter : c'est le moment suprême ;
« Va-t-en vaincre ou mourir. »
Puis c'est sa tendre sœur qui lui redit : « Courage ;
« Porte au sein des combats un front toujours serein ;
« Adieu, va de ce pas, gagner ton héritage [1]
« Sur les rives du Rhin ! »

IV

O toi, noble Français, écho de tant de braves,
Généreux Cassagnac, dont les brûlants écrits,
Brisant des factions les perfides entraves,
Ont réveillé Paris ;
Tu viens de nous donner cette preuve éclatante,
Qu'en face du danger ton cœur ne faiblit point :
Quand sur ta lyre d'or vibrait l'hymne brillante,
Tu bondis vers le Rhin [2] !

1 Allusion à ces mots, soi-disant de l'Empereur :
"Les terres conquises seront partagées entre les soldats qui auront pris part à la compagne."

2 M. Paul de Cassagnac, auteur d'écrits chaleureux qui tendent à réunir les fractions autour du drapeau commun. Après ces preuves brillantes de son ardent patriotisme, li s'enrôlait, le 13 du courant, dans un régiment de Zouaves et partait pour le champ de bataille.—1870—

Tel au temps de Fingal, le Barde à voix sonore
Chantait : et les guerriers en flots tumultueux,
S'armaient et combattaient aux sons de la claymore
Du Barde généreux :
Ainsi toi, Cassagnac, dans un noble délire,
En marchant au combat tu chantes ton refrain :
« Frères, prenons le glaive, abandonnons la lyre,
« Et nous aurons le Rhin ! »

Montréal, 13 Août 1870.



LA GOUTTE D'EAU.

I

Elle tomba du ciel, au moment de l'orage,
La goutte d'eau pendante à l'angle du rocher ;
Les lumineux rayons qui percent le nuage,
Déjà sont venu la chercher.

Voyez ! tout à la fois, c'est l'émeraude verte,
Le saphir azuré, le rubis de vermeil,
La perle qui, du sein de la vague entr'ouverte,
S'approche des feux du soleil,

Le diamant poli, loin des plages natives,
Qui sur un front serein brille parmi les fleurs,
Le prisme reflétant les splendeurs primitives
De l'arc-en-ciel aux sept couleurs.

Elle vient se mêler, par la brise effleurée,
Aux flots que la cascade épand sur le gazon ;
Elle rend son éclat à la rose altérée,
Qui pâlissait sur le buisson.

A regret s'éloignant de la rive fleurie,
D'abord, elle bondit sur un lit de cailloux,
Et puis, elle se glisse à travers la prairie,
Exhalant un murmure doux.

La fauve scarabée, aux miroitantes ailes,
Suivant de près son cours sous les plantes caché,
Rafraîchit quelquefois ses antennes si frêles
Au brin d'herbe qu'elle a touché.

II

En ce moment, hélas ! sur de prochains rivages,
S'élancent des torrents que la fange a souillés ;
Ils couvrent tout à coup, sous d'immenses ravages,
Les sillons de fruits dépouillés.

Et l'on a vu s'enfler les vagues mugissantes,
Au-dessus du grand arbre élevant leur niveau ;
Et l'on a vu s'enfuir les cités frémissantes,
Devant un déluge nouveau.

Rentrez dans votre lit, ô redoutables ondes,
Pour qui digue et remparts ne sont que vains écueils ;
N'avez-vous point assez, terribles et profondes,
Après vous, semé de cercueils ?

III

Mais toi ma goutte d'eau, si paisible et si claire,
Tu n'as point fui nos champs diaprés de couleurs,
Et tu n'as point grossi ces flots dont la colère
Fait couler encor tant de pleurs.

Par un beau jour de mai, sur nos gazons venue
Tu ne seras jamais un triste objet d'effroi ;
Tu resteras unie à tes sœurs que la nue
Fit naîtres pures comme toi.

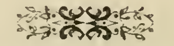
Tu ne sortiras point de ces fraîches vallées
Où l'orage a passé sans courber notre front,
Où nul regret ne suit les heures envolées,
Et n'attend celles qui viendront.

IV

Mais d'où naît tant d'espoir ? quel péril n'est à craindre ?
Quel horizon si pur n'est près de se ternir ?
Si loin que mon regard ait le pouvoir d'atteindre,
Peut-il embrasser l'avenir ?

Dieu, pour nous dérober la fin de la journée,
Étendit sur nos yeux un ténébreux bandeau ;
Seul il sait où s'en vont, dans leur course ordonnée,
Le torrent et la goutte d'eau.

Hyères, Var, 28 Novembre 1874.



L'ENFANT ABANDONNÉ.

POËME.

I

L'hiver revient, la feuille tombe,
Couvre le parvis de nos bois ;
La fauvette près de la tombe
Chante pour la dernière fois.

La linotte a quitté la plage ;
Les champs sont dépouillés de fleurs ;
L'oiseau de sinistre présage
Trouble la nuit de ses clameurs.

Les rayons du soleil pâlissent ;
Sous les pieds jaunit le gazon ;
De frimas les champs se hérissent ;
L'ouragan gronde à l'horizon.

Dans ces jours toute la nature
Est triste et se revêt de deuil :
Les forêts, perdant leurs parure,
Offrent l'image du cercueil.

II

Il est assis là, sur la pierre,
Près de la borne du chemin,
L'enfant qui pleure, en sa misère
Demandant un morceau de pain.

« Passant, » dit-il, « donnez l'obole,
« Je suis jeune, je suis petit,
« Au nom de Dieu, de sa parole,
« Donnez ; presque rien me suffit.

« Depuis longtemps loin de ma mère,
« Je suis miné par le chagrin ;
« Serez-vous sourds à ma prière ?...
« Me faudra-t-il mourir de faim ? »

III

Le riche détourne la tête,
Du haut de son char éclatant ;
Il court aux plaisirs d'une fête,
Sa main n'a rien pour l'indigent.

« Il a repoussé l'infortune,
« Le besoin du pauvre et ses pleurs !...
« Toute prière l'importune,
« Et que font à lui mes malheurs ?

« Le soir il s'endort sur sa couche,
« Un voile d'or couvre ses yeux ;
« Tout lui sourit, rien ne le touche,
« Pas même un cri du malheureux.

IV

« Ah ! grand Dieu, secours ma détresse,
« Taris mes pleurs, sèche mes yeux ;
« Fais que j'éprouve ta tendresse,
« Toi seul l'appui des malheureux !

« Je vis au milieu des alarmes,
« Mon pied est faible et chancelant ;
« Vois : mes yeux sont remplis de larmes ;
« Toute ma vie est un tourment.

« Je demande et l'on me refuse,
« Je frappe et l'on ne m'ouvre pas ;
« Bien souvent même l'on m'accuse
« Quand j'ai peine à traîner mes pas.

« Semblable à la jeune hirondelle
« Qui s'envole de grand matin,
« J'ai quitté l'aile maternelle,
« Pour aller mendier mon pain.

« L'oiseau s'endort sous la feuillée,
« Le berger retourne au hameau ;
« Moi j'erre encor par la vallée,
« La terre nue est mon berceau. »

Et faible, il cherchait pour sa tête,
Un refuge aux horreurs du soir ;
Quant au milieu de la tempête,
Il entendit ces mots d'espoir :

« Sèche tes yeux, ô toi qui pleure,
« Ne crains plus la fureur des vents ;
« Au foyer de notre demeure,
« Viens oublier tes longs tourments. »

V

Un jeune homme brillant de splendeur et de grâce,
L'enmenait avec lui dans son riche palais :
Désormais pour l'enfant plus de pleurs, de disgrace,
Car d'un généreux Prince il goûte les bienfaits.

31 Octobre 1868.

MISANTHROPIE.

Malheur !—Quand la pensée aux heures d'insomnie,
Éternisant en moi sa sanglante agonie,
Vient enchaîner ma vue à son fatal miroir,
Épreuve redoutable où la vertu s'épure,
Où le vice hideux dévoile sa nature,
Où la société se montre horrible à voir :

Alors au fond du cœur il me vient une haine,
Sentiment inouï que je dévore à peine,
Et qui fait que souvent je m'offusque de rien ;
Alors je deviens triste, et mon âme inquiète
Gémit du sombre éclair qui révèle au poëte
Tant de mal et si peu de bien ;

Qui révèle à mes yeux si petit dans l'espace,
Ce globe où Dieu m'a mis sans y marquer ma place,
Déplorable séjour de misère et d'orgueil,
Où l'homme pied à pied se dispute un brin d'herbe,
Faisant contre Dieu même éclater sa superbe,
Sans songer à tous ceux que couvre le cercueil.

Alors mon front pâlit sous un nuage sombre,
Et j'aime à m'entourer de solitude et d'ombre ;
Alors je me nourris d'amertume et de fiel,
Dégoûté de ce monde, où, loin de vivre en frères,
Les hommes pour de l'or égorgeraient leurs pères ;
—Désespérant parfois du ciel.

Car voyant la vertu pencher sa noble tête,
Et le type du mal s'élever jusqu'au faîte,
Je croirais l'univers l'œuvre d'un Dieu méchant
Qui nous lance au milieu de l'arène infernale,
Pour repaître ses yeux de la lutte inégale
Qu'engagent ici-bas le faible et le puissant.

Puis quand la coupe est pleine il faut qu'elle déborde.
La vague rompt parfois la digue qu'elle aborde

Et que la main divine oppose à sa fureur :
Ainsi des longs tourments qui tenaillent mon âme,
Quand un souffle indiscret vient irriter la flamme
Qui mugit au fond de mon cœur.

Ma tristesse au milieu des jouissances folles,
Au milieu des festins et des propos frivoles,
Ne montre-t-elle assez que je suis malheureux ?
Que le calme apparent de mon indifférence
Cache le plus souvent une morne souffrance
Qui livre ma faiblesse à des combats affreux ?

Mais saura-t-on jamais ce qu'il faut de contrainte
Pour souffrir comme moi sans exhaler de plainte,
De vertu pour fermer son âme au désespoir,
Et d'efforts inouïs pour consentir à vivre,
Quand rien de consolant n'est écrit au grand-livre,
Et que l'horizon devient noir ?

Je souffle ; et c'est pourquoi j'ai l'air un peu sauvage,
Et c'est pourquoi je suis si sensible à l'outrage,
Qu'un sombre feu soudain brille dans mes regards.
Oh ! j'ai toujours cueilli l'épine sans la rose,

Et, sans qu'il soit besoin d'en révéler la cause,
Je souffle : le malheur commande des égards.

Le malade alité pour tout ce qui l'approche
N'a souvent dans la voix qu'un accent de reproche :
On ne l'en punit point : le mal aigrit ainsi ;
Amis, pardonnez-donc à ma sombre tristesse,
Si parfois mon abord est empreint de rudesse ;
Car mon cœur est malade aussi.

Cependant quand je vois tant de saintes promesses,
De serments solennels, de naïves caresses,
Mentir à la morale, à l'honneur, à l'amour,
Quand j'étudie un front masqué de fausse joie
Sourire à l'ennemi dont le cœur fait sa proie,
Tant de nœuds se former et se rompre en un jour ;

Oh ! je l'avoue,—alors, et ma parole franche
Roulant de vérités une rude avalanche
Dont l'orgueil insolent soit parfois abattu,
Et de mes sens émus la rapide bourrasque,
Et ma main toujours prête à déchirer le masque,
Selon moi, c'est de la vertu.

Novembre 1874.

LES ÉLÈVES D'UN ASILE.

POUR LE RETOUR D'UN DIRECTEUR.

Il est parti ce tendre père,
Parti !... que vais-je devenir ?...
Nulle voix ne me dit : « Espère
« Car il va bientôt revenir. »

De ses bienfaits j'ai souvenance,
De lui j'aime à m'entretenir :
Il fut l'ami de notre enfance,
Qu'il daigne bientôt revenir !

Qu'il revienne, c'est l'espérance
Des cœurs qu'il aimait à bénir ;
Il protégea notre innocence,
Qu'il daigne bientôt revenir.

Dieu de bonté, Dieu de tendresse,
Je sens mes pleurs prêts à jaillir :
Rends un guide à notre jeunesse....
Oh ! s'il n'allait pas revenir !

Longtemps, longtemps de ce bon père,
Je veux garder le souvenir ;
Seigneur, exauce ma prière,
Dis-lui ... bientôt de revenir.

Donne vie à celui que j'aime,
Qui ne savait que nous chérir,
Et que ta volonté suprême,
Bientôt le fasse revenir.

Improvisée, 4 Novembre 1870.

To H. R. H. the PRINCE ARTHUR.

THE REFUGEES.

Scene of the American War.

POEM.

I

By the mountain springs of the Cumberland,
Under the leafless trees,
With faces lit by the midnight brand,
And hand close clasped in trembling hand,
Sat the hunted refugees.

A woman, one with untimely frost
Creeping along her hair ;
And a boy whose sunny locks had lost
Small store of the gold of childhood, tossed
By a mother's kisses there.

The clouds hung thick on the mountain's brow,
And the stars were veiled in gloom,
And the gorges around were white with snow,
But below was the prowling, cruel foe,
And the light of a burning home.

II

« Mother, the wind is cold to-night, »
Said the boy in childhood's tone ;
« But oh ! I hope in the morning light
That the Union lines will come in sight,
And the snow will soon be gone.

« I am very weary, mother dear,
With the long, long walk to-day ;

But the enemy cannot find us here,
And I shall slumber without a fear
Till the night has passed away.

« So tell me now ere I sleep once more
The message that father gave
To his comrades for you and me, before
The glorious fight on the river's shore
That made a soldier's grave. »

III

Then the mother told with tearless eye
The solemn words again :
« Tell her I shall see her standing by,
When the calm comes on of the time to die,
And the wounds have lost their pain.

« And teach my boy for ever to hold
In his heart all things above—
The wealth of all earth's uncounted gold,
Or life with its sweet, sad joys untold—
The worth of patriot's love. »

As his blood at the message quicker stirred
The boy's bright arteries through—
« I will remember every word, »
He said. « And the angels who must have heard,
They will remember too. »

IV

Then clasped as mother clasps who stands
Alone between love and death,
Unfelt were the spectral, chilly hands
That softly tighten the soothing bands
Over the failing breath.

Mother and child, as the fire burned low,
Slept on the earth's cold breast :
The night passed by, and the morning slow
Broke the veil of cloud o'er the stainless snow,
But never their perfect rest.

February 1870.

LE MOUSSE.

I

La veuve de Robert avait un fils unique,
Julien, dont les douze ans ne sonnaient pas encor ;
On eût en vain cherché, dans toute l'Armorique,
Un enfant plus leste et plus fort.

Il était à la fois bon, étourdi, folâtre,
Aux plus sages conseils ne cédant pas toujours.
Or, la mère et le fils, assis au coin de l'âtre,
Échangeaient entre eux ces discours.

II

LA VEUVE.

Tu veux donc t'éloigner ? t'éloigner à cet âge
Où les soins d'une mère aux enfants sont si doux !
Crois-tu les retrouver jamais sur quelque plage,
Ceux que tu recevais de mon amour jaloux ?

L'ENFANT.

Hé ! ma mère, je sais combien mon sort vous touche,
Mais pourquoi tant de crainte, et ce chagrin amer ?
Le tout petit oiseau, quand il quitte sa couche,
Ne s'envole-t-il pas seul et libre dans l'air ?

LA VEUVE.

Ils te sont chers pourtant les deux arpents de terre
Que Dieu nous a donnés sur le coteau voisin,
Et la blanche maison qu'entoure, solitaire,
Ce vieux cep aux longs bras où mûrit le raisin.

L'ENFANT.

Il est vrai ! mais aussi comme la mer est belle,
Quand ses flots au soleil s'endorment radieux,
Ou que le vent qui passe et les bat de son aile,
Sur les larges brisants les roule furieux !

LA VEUVE

Mais cette mer si belle est fertile en naufrages ;
Et si tu deviens mousse, hélas ! au bruit des vents,
Ta mère croira voir, du milieu des cordages,
Son Julien emporté dans les gouffres mouvants.

L'ENFANT.

Fermez, fermez votre âme à ces noires chimères.
Je ne crains pas l'orage et je le braverai.
Vous m'avez vu glisser sur les ondes amères,
Comme les cygnes blancs sur le lac azuré.

LA VEUVE.

Ainsi, ce soir encor, ma plainte est inutile !
Le bonheur, à tes yeux, ne saurait être ici !
Ton père ne quitta jamais cet humble asile ;
Il fut heureux, pourtant ! tu pourrais l'être aussi.

L'ENFANT.

Digne père ! du ciel il nous entend sans doute !
Dans son métier, dit-on, il n'eut jamais d'égal ;
Mais nous ne pouvons tous suivre la même route :
Il était batelier, je veux être amiral.

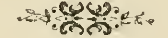
III

Le vaisseau qui portait l'enfant cher à la veuve
Semait des grains de verre et recueillait de l'or :
Il vit Madagascar, Panama, Terre-Neuve,
Et les hâvres du Labrador.

Quand il revint au port, après ce long voyage,
La veuve s'endormait du sommeil du trépas ;
Les amis de Julien allèrent au rivage,
Pour le recevoir dans leurs bras.

Inutile pitié ! Triste, branlant la tête,
Un matelot du bord, à la proue accouru,
Leur cria que l'enfant, dans un jour de tempête,
Du tillac avait disparu.

Dieppe, novembre 1874.



EXTRAITS DU

POËME DE L'AIGLE

CHANT SIXIEME.

*Ayant l'intention de publier bientôt un poëme historique en Huit Chants, intitulé l'*AIGLE*; l'auteur, offre dans les pages qui suivent, un triple extrait de son travail. C'est, d'abord, la préface qui expliquera au lecteur la nature de cet ouvrage; ensuite, le Chant VIème du poëme, lequel embrasse la période de temps qui s'écoula depuis la Paix de Vienne* — 14 *Octobre* 1809, —*jusqu'à l'entrée de la Grande Armée dans Moscou,* — 14 *Septembre* 1812;— *enfin, les remarques du même Chant, tirées pour la plupart des meilleurs auteurs qui ont écrit sur ces temps héroïques, et nécessaires ou au développement ou parfois à la parfaite intelligence du texte.*

Nous avons cru devoir faire ces trois citations, afin que le Lecteur puisse se former une idée suffisante du genre de cette œuvre.

Montréal, 10 *Juin* 1875.

AVERTISSEMENT.

Nous avions lu, il y a déjà quelque temps, un ouvrage en prose intitulé : *La Malédiction de Paris;* par M. Elie Berthet, édition in-18, Paris 1869.

Nous ne prétendons aucunement nous prononcer sur le mérite littéraire de ce livre, moins encore sur son opportunité ; et nous sommes surtout bien éloigné, d'en adopter le fond et les idées. Mais nous devons déclarer toutefois, que nous avons emprunté à l'auteur, l'invention dont il s'est avisé d'un personnage fictif, l'AIGLE qui parle seul dans tout son ouvrage, et par suite, la forme de récit qu'a cet ouvrage lui-même, dans toute son étendue. Du reste notre faible production, d'ailleurs beaucoup plus longue que la sienne, n'a avec celle-ci, à cela près, aucune espèce de rapport.

Cette longue apostrophe que l'auteur intitule si

crûment, *Malédiction*, n'est en effet, qu'un tissu fatigant de reproches, assez arbitraires selon nous, adressés à la capitale de la France, sur une foule de sujets, et dont cette capitale, au point de vue de l'auteur, est censée devoir porter la responsabilité.

Ces reproches sont mis, avons nous dit, dans la bouche d'un personnage fictif, de pure invention, et pour lequel il a plu à l'auteur de prendre l'AIGLE. La raison de ce choix est évidemment que le principal de ces reproches a pour objet la disparition de l'AIGLE, comme emblême national, et la proscription de l'Empire en 1814 et 1815 ; fait que l'auteur reproche à la nation Française, comme si à cette époque, la France eut pu et dû pousser plus loin la résistance contre l'Europe entière, alors liguée contre elle.

De plus, paraissant oublier entièrement les gloires de son pays, l'auteur, conformément à son titre, semble ne prendre plaisir qu'à le flétrir, entassant pour cela les griefs, vrais ou prétendus, dont il se croit en droit de le charger ; et tournant d'ailleurs toujours ses reproches en forme de *Malédiction*.

Une pareille conception, ne fut-elle pas d'une fausseté et d'une injustice palpable, il y aurait encore bien de la dureté à la formuler, ainsi que l'a fait l'auteur, et à la jeter à la face de son pays. Mais qui n'en sentirait tout d'abord la fausseté et l'injustice ? N'est-il pas évident qu'il y a bien plus de faits glorieux que de sujets de blâme à relever, dans l'histoire de la

grande nation Française ? Et certes, nous sommes bien loin de nous croire la force et la capacité nécessaires, pour remplir un cadre où l'on prétendrait rassembler toutes ces gloires.

Cédant toutefois au désir d'un présenter quelque chose, et empruntant à M. Berthet, comme nous l'avons dit,uniquement sa fiction ou personnification de l'Aigle, nous fesons paraître Celle-ci, aux deux époques extrêmes de l'histoire de France, où en effet, Elle brilla avec tant d'éclat sur les étendards de la nation : l'époque de Jules César, ou de la domination Romaine dans les Gaules, et celle de Napoléon Ier, à partir de son avènement à l'Empire. Ces deux tableaux généraux sont le fond et la base de notre travail. Cependant comme l'histoire entière de la nation, ne devait pas y demeurer tout-à-fait étrangère, nous l'avons fait entrer sommairement entre les deux tableaux principaux, dont elle devient comme la liaison naturelle. *Sommairement* disons-nous, à cause que, sous les diverses dynasties qui ont régné sur la France, l'Aigle ne figurant pas dans les armories nationales, Elle ne devait naturellement pas, quand Elle parle, s'étendre aussi longuement sur cette partie de son récit. Ce qu'Elle en dit n'est autre chose qu'un pur sommaire, un simple aperçu historique, jeté entre les deux parties principales de l'ouvrage.

Quant aux détails qui composent notre travail tout entier, texte et notes, nous nous sommes fait un devoir

de n'y rien avancer que d'absolument et de rigoureusement historique, comme on le verra, tant par le texte même que par les remarques insérées à la suite des divers chants du poëme, et qui précisent les dates, les lieux et toutes les circonstances des faits allégués.

Puisse ce faible essai, à défaut d'autre mérite, faire au moins preuve de notre filial et inaltérable attachement pour notre Patrie.

Quelque couleur qu'aient pu prendre nos faibles récits, nous déclarons formellement ici, n'y avoir eu en vue, aucun but ou tendance politique, ni prétendu épouser aucun parti. Nous n'avons été occupé d'autre chose, que de revêtir des formes de la poésie, des faits grands par eux-mêmes, dignes de mémoire, et d'autant plus intéressants pour nous qu'ils appartiennent à l'histoire de France.

De NARBONNE-LARA.

Paris, 15 Décembre 1874.

33e anniversaire des funérailles de l'Empereur Napoléon, 1er, aux Invalides, le 15 décembre 1841.



CHANT SIXIÈME.

GRANDEURS DE L'EMPIRE. — 1812.

ARGUMENT :

Étendue de l'Empire.—Temple de la Gloire.—Restauration de la capitale et des villes de province.—Codes achevés.—Sciences ; Lettres.—Mariage avec Marie-Louise.—Naissance du Roi de Rome.— Joie publique.—Apogée de puissance.—Charlemagne, épisode.—Causes de la Campagne de Russie.—Armement général.—Cour plénière de Rois, à Dresde.—Dénombrement des forces de la Grande armée.—Proclamation de l'Empereur.—Passage du Niémen.—Wilna.—Victoires d'Ostrowno ; Pulstok ; Mohilew.—Entrée à Witepsk, à Smolensk.—Bataille héroïque de la Moskowa.—Mont-Du-Salut. —Entrée victorieuse de la grande armée à Moscou.

I

Alors vainqueur sur tout le continent,
De l'océan Breton jusqu'aux mers de la Grèce,
Du Tage à la Vistule, aux bords de l'Orient,
Vers ces lieux où jadis de son astre naissant
Il vit les premiers feux illustrer sa jeunesse,
L'Aigle étendit son vol ; et Roi du firmament,
Du soleil en son cours égalant la vitesse,
Aux quatre vents du ciel plana rapidement.

De cent peuples divers chaque langue native
A proclamé son nom.—Alliés ou sujets
Tous respectant ses lois, de l'une à l'autre rive
Du sol européen, grands et nombreux objets
Des gigantesques plans que son génie active,
A l'envi vont servir à ses vastes projets.

France c'est toi dont il poursuit la gloire !....
Ton peuple de héros qu'il savait commander,
A ce siècle étonné, par sa main va dicter
D'exploits sans précédents la fabuleuse histoire ;
Et déjà le burin s'apprête à les grever.

Tandis qu'il rêve encor de victoires nouvelles,
Il veut que du passé les annales fidèles,
Sur le marbre et l'airain dans un temple nouveau [1],
Apparaissent ensemble en un vaste tableau.

Fièrement élevé sur ses larges assises,
Sur son front immortel le second Panthéon
Substitûra ces mots aux banales devises :

[1] Ce devait être le Temple de la Gloire, élevé snr les premières construction destinées à l'Église de la Madeleine, et dont l'empereur avait pensé à changer la destination. Ce monument dont le plan fut modifié par lui dès 1807, devait renfermer tout ce que nous décrivons dans le texte. Mais ce projet n'eut pas d'exécution, et l'édifice fut achevé plus tard suivant sa première destination, comme sous le nom de la Madeleine. C'est aujourd'hui la plus riche Église de Paris.

A LA FRANCE, A PARIS, POUR LES TRRRES CONQUISES
LEGS DE LA GRANDE ARMÉE ET DE NAPOLÉON [1],

Modelé sur l'antique en son architecture,
Tout marbre ou tout granit, sa solide structure
Dédaignant et le bois et tout fragile appui,
Doit aux siècles futurs durer autant que Lui.
—Là sur des tables d'or, des enfants de la France
Frappés au champ d'honneur et morts pour sa défense,
Resplendiront les noms.—Officiers et soldats,
Tels qu'ils marchaient ensemble au jour des grands com- [bats
Sculptés en bas relief ; l'appareil des batailles,
Les villes, les châteaux, les puissantes murailles
Qui tombaient sous ses coups: reproduits traits pour traits
Les Généraux, en pied, et leurs vivants portraits ;
Formidable assemblage où du Dieu de la guerre
On croira voir la foudre, entendre le tonnerre,
Tout y sera : C'est Lui qui du fier monument,
A prescrit et la forme et le couronnement.

Du centre glorieux où, puissant par sa masse,
L'édifice sacré commandera l'espace,

[1] *Æneas hæc de Danais victoribus arma* (Æneid. III, v. 238).

Ces quartiers faits par Lui, portant des noms d'honneur,
Murailles et palais, rediront l'EMPEREUR.

Pyramides, la Paix, Mont-Thabor, Castiglione[1],
Castiglione alignée au fût de sa Colonne ;
Son Louvre commencé, sa terrasse aux Feuillants,
Ces Arceaux alternés, Ces Pavillons brillants ;
Rivoli prolongeant ses deux immenses ailes,
Comme une aigle étendant ses deux palmes jumelles ;
Au sud, Hôtel d'Orsay, qu'il prit aux fondements,
Et son palais des Lois aux mâles ornements,
Point-de-mire au fronton du Temple de la Gloire,
Lui renvoyant l'écho de sa grande mémoire ;
Enfin au loin ce roi des monuments,
Dont la main de mon Fils posa les fondements,
D'où le soleil du soir achevant sa carrière,
Inondait son palais[2] d'un torrent de lumière :
Sur ce fleuve français que sa main couronna,
Et son pont d'Austerlitz et son pont d'Iéna,
Gardant les deux abords où de la capitale
Chargé de ses travaux le double front s'étale ;

[1] Prononcez à l'italienne : *Castillonne.*

[2] Le Palais des Tuileries, regardant *l'Arc de Triomphe*, au couchant.

Tout surgit, tout s'élève : et la province au loin
Poussée au même branle, en proie au même soin ;
Les pompeuses cités repeuplant leurs enceintes
D'édifices brillants aux somptueuses teintes,
Vont, du Paris moderne en secondant l'essor,
Partout grandir l'Empire et le grandir encor.

II

Mais tandis qu'à l'envi les Arts et la Nature,
Sous son regard de feu travaillent à la fois,
D'un œil non moins perçant, noble tâche des rois,
Lui, veillant aux travaux de la magistrature,
Du Code de l'Empire embrassant la structure,
Achève d'y fonder l'édifice des Lois.
—Par ses soins, des Élus en ce vaste domaine
Promenant leur génie, étendant leurs travaux,
Des droits et des devoirs, en la moderne arène
Balançant l'influence et les rapports nouveaux,
Des principes du Droit ont renoué la chaîne [1]

[1] Comme brisée pendant l'anarchie révolutionnaire.

III

Ailleurs, de la Nature épuisant le creuset,
Sur un autre terrain, carrière non moins grande,
En tête des savants on voit briller Lalande,
Lacépède, Thénard et Monge et Berthollet :
Au salpêtre appliqué le jeu de la Chimie ;
Malte-Brun s'illustrant dans la Géographie ;
Haüy des minéraux décrivant le contour ;
Et mille autres secrets ensemble mis au jour ;
Les Deluc, Dolomieux ; aux lettres les Fontane,
Les Ducis, les LeBrun ; l'antiquité profane
Revivant dans Delille, Andrieux et Chénier[1],
Les Daru, les Dupuis et les Charles Nodier ;
Émule de Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre ;
Lélégante de Staël, Millevoye et Lemierre,
Bonald, Chateaubriand, d'une époque sans nom,
Viennent combler l'éclat et l'immortel renom.

[1] Il y a deux Chénier, frères : André, poëte royaliste, guillotiné pendant la Terreur ; et Joseph-Marie, poëte républicain. Nés, à Constantinople, d'une famille française, tous deux furent doués d'un talent presque égal, mais qui fut employé bien différemment.

IV

Cependant à ce fils, riche de tout un monde,
Rien ne manquait, sinon qu'une union féconde,
Par la raison d'État s'imposant au vainqueur,
Pourvut d'un héritier l'Empire et l'Empereur.
Objet de tendre amour, d'inviolable estime,
Joséphine consent ...; et ce cœur magnanime
A la France s'immole..., et d'un juste retour,
Le Héros à son peuple immole son amour.

Au vide de l'État unique et seul remède,
La fille de Césars sur le trône succède.
Bientôt au terme heureux de l'illustre union,
Exaucée en ces vœux, la grande nation
A compris, à la voix du signal militaire,
Enfin d'un héritier que l'Empereur est père.

Par cent milliers de voix, les Vivat prolongés
Vont poussant leurs échos promptement propagés.
L'Europe en retentit ; et la grande nouvelle
Va frapper aux vieux murs de la Ville-Éternelle :

Un Roi de Rome est né, dont le riant matin
Semble être l'idéal des faveurs du Destin...
—Le Destin voudra-t-il qu'une telle espérance
Fasse un jour sous le ciel l'avenir de la France ;
Et que du monde entier le premier potentat
Puisse à son fils léguer le souci d'un État ?....
Juste ciel !.... Cependant en la commune ivresse,
Tout alors du Héros vient combler l'allégresse :
La victoire du Midi couronnant ses drapeaux ;
Au Nord les Alliés, à ses projets nouveaux
Pour concourir ensemble, apprêtant leurs armées ;
De l'Empire Ottoman les villes alarmées
Contre l'ambition du Russe envahisseur,
Aceueillant sa parole et son ambassadeur ;
Sous l'Aigle protecteur, au giron de la France
Abritant leur richesse et leur indépendance ;
La volonté du Maître à ses suprêmes lois
Enchaînant les destins des peuples et des Rois ;
Et l'Europe soumise, à ses mains souveraines
Vingt fois de sa fortune abandonnant les rênes.

Tel parfois d'un torrent l'onde inondant les bords,
Des villes, des châteaux vient fermer les abords :

Ou tel un fleuve immense enflé par les orages,
Emporte dans son cours ces fragiles ouvrages
Que la main des mortels à force de travaux,
Crut pouvoir opposer à l'effort de ses eaux :
Pour ses flots déchaînés impuissante barrière !
Brisant tout dans sa course impétueuse et fière,
L'onde bondit, s'élance et franchissant ses bords,
Entraîne arbres, troupeaux, moissons, riches trésors
Imprudemment jetés dans l'orageux domaine,
Que parcourt en grondant le géant de la plaine.

Ainsi pour la seconde fois,
D'un monarque Français reconnaissant les lois,
Du sol Germain dompté l'immense territoire,
Vit flotter le drapeau conduit par la victoire.

V

Cependant sous les pas des fougueux escadrons,
Au bruit tumultueux de l'époque nouvelle,
Le Géant qui repose aux murs d'Aix-la-Chapelle,
Comme un autre Janus retournant ses deux fronts,

De ce point de l'espace où plane sa grande ombre,
Tantôt, dans le passé plongeant un regard sombre,
Tantôt, des jours suivants mesurant les exploits,
Compare entre eux les temps, les princes et les rois.

Du Perse sous Cyrus—du Grec sous Alexandre,
—Des Romains sous César ;—là de l'Empire en cendre
Succombant sous les coups des barbares du Nord,
Il voit les durs combats.—Là d'un commun accord,
Sous l'habile imposteur l'Arabe sanguinaire
Menaçant de son joug l'Europe tributaire,
Écrasé par Martel ; puis soi-même vainqueur
Il se voit, de l'Europe heureux triomphateur,
Domptant la Saxe au Nord, Didier en Italie,
Aux Espagnes le Maure ; ou des sultans d'Asie
D'Arooun-al-Raschild recevant les présents,
Ne le céder qu'au poids de la gloire et des ans.

Là de la France il voit, sous ses fils endormie
Mais bientôt sous Capet la valeur rafermie,
Soudain se rallumant ressaisir ses drapeaux,
Et voler en Asie à des exploits nouveaux.

Sur ses rochers sanglants il a vu le perfide
Fils du désert, fuyant dans sa course rapide ;
Des bords de l'Occident les peuples confondus,
Fondant, la Croix en mains sur leurs rangs éperdus,
Et du courant fatal qui chez eux prit sa course,
Dans leurs flancs épuisés allant tarir la source.
Là Tancrède, Renaud, Lusignan, Godefroy,
Les Beaudoin, les Raymond, les Robert, les DeFoix,
Richard-Cœur-de-Lion, et Philippe de France,
Et ce type immortel d'honneur et de vaillance,
De ses preux Louis IX s'avançant escorté,
Mourant du beau trépas qu'il avait affronté :
Que de gloire !... Et pourtant de vassaux sanguinaires,
Féroces léopards sortis de leurs repaires,
Il a vu son pays subir l'oppression :
« Bergère ! à toi l'honneur... sauve ma nation !...
« Prends ta lance ! » et soudain en la sanglante joûte,
Il a vu l'Héroïne aux siens frayer la route !...

Charles, Louis, François, le hardi Béarnais,
Et les SEPT [1] rejetons de ces Rois tout Français ;

1 Charles VIII, *l'affable* ; — Louis XII, *père du peuple* ; tous deux conquérants d'Italie : François Ier et Henri IV ; — puis les sept Bourbons, dont tous, à l'exception de Charles X, ont sans interruption, porté le nom de LOUIS.

D'Albion tour à tour l'éternelle épouvante,
Préparant de mon Fils la route triomphante,
Où, fiers de l'acclamer rangés autour de Lui,
Cent bataillons nouveaux le suivent aujourd'hui.
Or qui fut le plus grand ?.... L'ombre de Charlemagne,
Retombe en son sépulcre où la nuit l'accompagne ;
Mais Il a su le nom qu'en sa juste équité
L'histoire un jour dit à la postérité ;
Celui qu'à tout jamais cités, tours et murailles,
Proclameront l'Arbitre des Batailles.

VI

Cependant du sommet de son vaste horizon
Lisant dans l'avenir, en sa haute raison
Mon Fils, pour assurer les destins de la France,
Lui voulait ménager une grande alliance,
Et du Czar fasciné retenant la faveur,
En faire le rempart de sa propre grandeur.
Forte de l'avantage où son espoir se fonde,
La France en eût été la maîtresse du monde :
Là c'était, à la paix le Continent réduit ;
Là de l'Anglais sur mer l'Ostracisme détruit ;

Pour l'Empire, c'était de sa prépondérance
Aux congrès souverains, l'éternelle assurance ;
C'était du plan conçu dans la Paix de Presbourg
Fixer la clef-de-voûte aux murs de Petersbourg.

Czar, que ne compris-tu que cette offre honorable
Attachait à ton nom une gloire durable !
Que, de force il faudra, si tu n'y veux entrer,
Souscrire à des succès que tu pus partager !
—Mais quoi ! l'ambition et la jalouse envie
Laissent-elles jamais deux Puissances en vie ?
Et l'amitié luttant contre les passions
Quand put-elle, à son gré, sauver les nations ?

VII

Confus de ne régner que sur des steppes vides,
Sur des déserts glacés, l'autocrate du Nord
De bords plus azurés, de côtes plus limpides
Jaloux de s'entourer, veut par un coup du sort,
Des abruptes sommets de l'horrible Caucase,
Aux mers de l'Orient baignant ses noirs coursiers,
Du Sultan refoulé qu'il brave avec emphase,
Voler la capitale et ses riches quartiers.

—Constantinople est là !... ce Centre de la terre,
Que le doigt de mon Fils désignait autrefois,
Pour ce chef-lieu d'État d'où la paix ou la guerre
Envoyés, comme au gré du maître du tonnerre,
Aux peuples que le sort abandonne à son choix,
Peut ou forger des fers ou prescrire des lois.
Pierre ainsi l'entendait [1] !... et d'étape en étape,
Chaque Czar successeur, en mouvements divers,
Du bijou convoité qui toujours leur échappe,
Pour approcher, affronte et les monts et les mers.

Rongé d'ambition le moderne Alexandre,
Plus qu'aucun d'eux jaloux, non content d'y prétendre,
Non content des États que Tilsitt lui donnait,
Peu soucieux des droits du Turc qu'il veut surprendre,
Voulait trahir mon Fils, quand mon Fils pardonnait.
Tilsitt est oublié : des provinces entières [2]
Pour borner ses désirs sont de faibles barrières :
Il lui faut le Bosphore et tout cet Orient,
Et sa clef merveilleuse, et son climat riant.

[1] Tont le monde connnait le *Testament de Pierre Ier*, programme invariable de la politique Russe, depuis deux siècles.

[2] La Finlande, au nord ; la Moldavie et la Valachie, au midi, cédées au Czar, par les conventions secrètes d'Erfurth.

Quatre ans de pourparlers et de diplomatie,
N'ont fait que mettre à nu l'avare perfidie,
Et l'adresse à cacher sous d'habiles couleurs,
Le plan constant de Pierre et de ses successeurs.
D'autre part et cet homme et sa vaste fortune,
Idéal de la gloire et grandeur importune,
Si ses récents bienfaits en ont fait un ami
Ses exploits, son grand nom en font un ennemi.
Des intérêts humains telle est la loi suprême :
Il le faut abaisser pour se grandir soi-même.
Quoi ! tout un monde ancien passé sous d'autres lois,
Souffrir un parvenu, fait l'arbître des rois !
Un rejeton de rien, parce que la victoire
Lui sourit, sans pudeur s'imposer à l'histoire !
Parler, marcher l'égal de monarques fameux,
Comptant dans leur lignée un monde entier d'aïeux !
Assez depuis vingt ans le bruit de leurs défaites
Na fait que rehausser l'éclat de ses conquêtes,
Il est temps d'arrêter en son vol orgueilleux,
Cet Aigle envahisseur qui menace les cieux.

Mais l'envie à caché sa profonde blessure....
Que de mensonge aussi, que de lâche imposture,

Quel amas de griefs, que d'imputations,
De délits supposés, de machinations !
D'un duché [1] révolté le retrait légitime
Au ban des souverains présenté comme un crime ;
Et d'un prince étranger l'apanage envahi,
Contre des Majestés attentat inouï !
Ce spectre Polonais ... incroyable folie [2],
Du geste et du regard menaçant la Russie.
—Puis, comme pour parer à des invasions,
Armements combinés, troupes, munitions,
Concentrés sur un point : appareils de la guerre
Couvrant d'un peuple entier la paisible frontière [3].
Sur tant de chefs criants, aucun justifié,
Seul, d'un honteux départ l'ordre signifié ;
Et, d'un vainqueur jaloux pour braver la colère,
Unique choix laissé dans la honte ou la guerre :

1 Le duché d'Oldenbourg, propriété d'un prince Russe, mais enclavé dans les possessions françaises, et devenu un entrepot de marchandises anglaises ,contre la teneur des lois du blocus.

2 Bignon, t. x. p. 60 : " *Il ne faut pas* disait le Czar, *promener le spectre de la Pologne sur la frontière Russe*, une de ces allégations vagues, ajoute cet auteur, par lesquelles la Russie répond au langage précis de la France "—tout en sens contraire.

Kermoysan, t. II, page 437 : " Ces paroles doivent sembler bien étranges quand on songe aux déclarations si positives de l'Empereur en ce qui concerne la Pologne," et toutes en sens contraire.

3 Actes de la Russie contre la Pologne.

Enfin, dernier affront au faîte des grandeurs,
Plein refus d'audience à ses ambassadeurs [1] !

VIII

Le Lion provoqué concentre sa colère.
Confiant dans sa force et dans sa loyauté,
L'Empereur tout d'abord s'armant de majesté,
Des replis odieux du perfide mystère,
Montre la trace ourdie [2] ; et sa sincérité
Dans l'offre d'amitié réputée *éphémère* [3]
Qu'il fit à son rival : aujourd'hui repoussé,
Mais plus fort par le droit, armé pour la justice
Et défendant sa cause en l'intérêt d'autrui [4],
Contre le droit public pour n'être point complice ;
Des procédés du Czar, il en appelle à Lui.

A son tour il se lève : et, dans la lutte immense,
Chacun sait ce qu'il doit compter dans la balance :

[1] Le refus de recevoir M. de Lauriston, et le rejet des ouvertures de M. de Narbonne, tous deux envoyés de l'Empereur près du Czar.

[2] Dans une lettre adressée au Czar, en réponse à l'*ultimatum* de celui-ci.

[3] Mot du Czar sur les conventions d'Erfurth.

[4] Celui de l'Empire Ottoman dont le Czar convoitait la capitale, et celui du droit des nations que violait l'Angleterre, par son despotisme sur les mers.

L'un, les armes, le nombre, et son heureux destin,
L'autre, des corps vaincus, et des déserts sans fin...
—A Dresde, d'un congrès, fabuleux assemblage,
De Rois et d'Empereurs, sa cour offre l'image,
Où tous les souverains assemblés devant Lui,
Se demandent tremblants ce qu'ils sont aujourd'hui.

IX

Sous les pas des guerriers l'Europe est ébranlée,
Cent nations ensemble en immense mêlée,
Rempart mouvant de fer, de cent lieux s'avançant,
Aux gestes d'un seul chef tranquille, menaçant,
Marchent en quinze corps ou plutôt quinze armées,
Toutes par quelque Roi, Prince ou Duc commandées.

Prince d'Eckmül parais, brave et noble Davoust,
L'avant-garde est à toi ; prends ton poste ; debout !
Toi qui ne pardonnais qu'à peine à la victoire
Le sang de tes soldats... quel beau titre de gloire !

Second corps, Oudinot ; aux grenadiers d'enfer
Présentant aux boulets leurs poitrines de fer [1] !

[1] Oudinot, Duc de Reggio, qui commandait à Austerlitz, comme on l'a dit, le corps des grenadiers, dit la *colonne infernale*.

—Ney, prodige aux combats, dit le Brave-des-braves...
Passe aux tiens le mépris de la mort que tu braves !...
—Par ses terribles, coups c'est à Moscou qu'il va
Gagner son nouveau nom : PRINCE DE MOSCOWA.

EUGÈNE Beauharnais, vice-roi d'Italie,
Plus dévoué qu'un fils ; de son sang, de sa vie
Prodigue mille fois, pour celui qu'il veut voir
Sur lui comme sur tous exercer son pouvoir,
Va des Italiens guidant le corps d'élite.

Prince dans son pays, mais dont la France hérite,
Voilà PONIATOWSKY, le Bayard Polonais,
Sous les couleurs du Nord portant un cœur Français.
Enfant d'un sol conquis que volontiers il change
Pour toi France, des siens il guide la phalange.

Gouvion SAINT-CYR, mâle républicain,
Le teint bruni sous le soleil d'Espagne,
Vers Pulstock, brillant fait de la grande campagne,
Conduit les Bavarois écraser Witgenstain.

Parmi les Alliés, ami le plus fidèle,
Auguste[1] qui jadis refusa d'être Roi
A donné les Saxons qui marchent sur sa foi.
Prince, entre tous, des princes le modèle.

Doyen de ses amis et de ses généraux,
Junot, duc d'Abrantès, compagnon du Héros;
Reynier, Jérome enfin, le Roi de Westphalie,
Chefs au huitième corps, marchent de compagnie.

De Toulon, d'Italie, aux monts Pyrénéens[2],
D'Iéna, de Friedland aux climats Boréens,
Victor, soldat de toutes les campagnes,
Pour le ciel de Russie a quitté les Espagnes.

Encor couvert des lauriers de Wagram,
MacDonald qui guidait la colonne intrépide,
Du contingent Prussien aujourd'hui nouveau guide,
Mène au combat les enfants de Postdam.

1 Frédéric-Auguste, d'abord électeur, puis Roi de Saxe, avait refusé en 1791 le trône de Pologne qui lui était offert. Il fut le plus fidèle des Alliés de l'Empereur, comme on le verra, à la bataille de Leipsick.

2 A l'armée des Pyrennées-Orientales, que la France entretenait contre l'Espagne, en 1794 et 95.

Enfin l'onzième corps au duc de Castiglionne,
Au vainqueur glorieux d'Arcole et de Lodi,
Au soldat sans pareil fier d'obéir, s'étonne
Quand tous marchent déjà, de n'être point parti.

Mais quel est ce lion à crinière ondoyante,
Dont le bouillant coursier sous sa housse flottante
D'un tourbillon de poudre avance environné ?
C'est Murat, Roi récemment couronné ;
Beau-frère du Héros, le second de l'armée.
Maîtrisant à son gré la fougue comprimée
Des escadrons qu'il guide, un panache au chapeau,
Et du Cosaque au fouet chassant le vil troupeau ;
De quatre corps complets, appareil formidable
Qu'il range autour de lui, qu'au moment redoutable,
Pareils à la tempête il lance sur les rangs,
Brisant tout, broyant tout sous leurs bonds foudroyants,
Lui Roi guide l'ardeur. Au fort de la mêlée,
Par lui tantôt lancée et tantôt rappelée,
Sous ses chefs la phalange obéit tour à tour :
C'est Nansouty, Montbrun, Grouchy, Latour-Maubour,
Ayant sous eux Bruyère et Germain, et Valence,
Les Sébastiani, les Valtier, les Defrance.

Prêtes a commencer leur redoutable jeu,
Sur leurs essieux tonnants mille bouches à feu,
Roulant avec fracas vers la terre ennemie,
Vont trainant à grand bruit, des parcs d'artillerie,
L'épouvantable amas de ces globes de fer
Où la mort enfermée au loin volant dans l'air,
Tombant en mille éclats au milieu des batailles,
Va dans les rangs pressés semer les funérailles [1] ;
Ou secouant la terre ou creusant des sillons,
Perce en les mutilant les épais bataillons.
A Drouot la manœuvre ; et l'arme redoutable
Roule, ou tonne à son gré, de sa voix formidable.

Soumises à l'envi, pour couvrir l'Empereur,
Jeune garde à Mortier, Vieille-garde à Lefebvre ;
Tous piétons, cavaliers rivalisant d'ardeur,
Ont entendu ces mots que, réveillant l'honneur,
Fait jaillir le Héros de sa puissante lèvre,
Sitôt que du Niémen on aperçut le cours :
« Soldats, dit l'Empereur [2], devant vous est ce fleuve

1 Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles,
Que ses proscriptions comblent de funérailles . . .
Corneille, *Sectorius*, act. III, sc. 2.

2 Texte à très peu de chose près, de la proclamation de l'Empereur en cette circonstance.

« Où, dès cinq ans déjà, vainqueurs comme toujours,
« Aux vaincus de Friedland nous donnâmes la preuve
« De ces hauts sentiments qui, dictant nos traités,
« De la foi de chacun allaient faire l'épreuve.
« Alors, Tilsitt l'a vu, par nous trop bien traités,
« Comme aux champs d'Austerlitz d'auspices si funestes,
« Où de leurs corps vaincus nous délivrions les restes,
« Traitres encor, voilà donc qu'aujourd'hui
« Sur ces perfides bords d'où leurs serments on fui,
« Nous les trouvons armés, dans un accès d'audace
« A leurs vainqueurs d'hier intimant la menace.
« Eh bien, superbe Czar, accomplis ton destin ! . . .
« A ton ordre il faudrait que, repassant le Rhin,
« Laissant nos alliés, et toutes nos conquêtes
« Nous tournassions nos pas ; comme si les défaites,
« Eussent vaincu nos bras et trompé nos efforts !
« Loin de là, du Niémen envahissant les bords,
« D'un ennemi trompeur couvrant au loin la terre,
« Montrons lui, s'il nous offre ou la honte ou la guerre,
« Qu'entre ces deux partis le choix n'est pas douteux;»
« En avant donc!...»
Soudain, de son coursier fougueux
Éperonnant les flancs, devant tous il s'avance ;
Le signal est donné ; sur un rayon immense

L'ébranlement se fait : le sol en a tremblé,
Et jusqu'au fond du cœur l'ennemi s'est troublé.

X

Le Niémen est franchi ; c'est alors que commence,
Cette guerre à la course où, tandis qu'on s'élance
Poursuivant des soldats de leurs armes couverts,
On n'atteint qu'incendie et d'horribles déserts.

Des fatigues sans fin de l'immense campagne,
De ces hauts-faits connus que la gloire accompagne,
De ceux bien plus nombreux que l'on ne connait pas,
Engloutis pour jamais dans la nuit du trépas,
    Dignes pourtant d'éternelle mémoire
Qui pourrait raconter la véridique histoire ?
Pour chacun de ces jours il faudrait un récit,
Pour chaque général l'ensemble d'un écrit ;
Au plus simple soldat il faudrait sa figure ;
A chacun des combats une immense peinture!...
Et qui pourrait rediredignement,
Accomplis en cent lieux en un même moment,

De tant d'exploits fameux l'incroyable héroïsme ?
Ce dévoûment sublime allant au fanatisme ;
Ce délire de gloire où chacun sur ses pas,
Cherchait ou la victoire ou le sanglant trépas ?
Ostrowno, Mohilew, qui dira ces journées ?
Volontina, Pulstock, où, partout déchaînées
Des hordes d'ennemis, par milliers accourus
Épiant les convois puis bientôt disparus,
Sur des braves surpris qu'ils suivaient à la piste,
De nuit, aux défilés, fondant à l'improviste,
Tantôt à force ouverte en lieux sûrs appostés,
Tantôt sous leurs rochers prudemment abrités,
Au fond des bois fuyant, pour reparaître encore,
D'engagements sans fin repris à chaque aurore,
Sur cent points à la fois harcelant le soldat,
Partout sachant les lieux, reprenaient combat ?
De Wilna leur chef-lieu jusqu'à Smolensk, la *Sainte* [1],
Des bourgs et des cités envahissant l'enceinte,
En tous lieux attaqué, victorieux partout,
Le soldat triomphant marchera jusqu'au bout.

[1] *Smolensk la Sainte, Smolensk la forte, la clef de Moscou*, et mille autres dictons populaires. . . *Qui a Smolensk a Moscou*, etc.—15e Bulletin de la Grande Armée (Kermoysan, t. II, p. 548).

XI

Triomphant... Non !... car la mort le précède,
Et la flamme et le fer ont dévancé ses pas.
Qui dévaste ces champs ?.. qui le veut ?... d'où procède
L'arrêt qui frappe un peuple, et le voue au trépas ?
Prince tu l'as voulu : de ton injuste guerre
A toi seul de répondre à la postérité ;
Fléau pour ton pays, et bourreau de ta terre,
Marche, fuis ; mais entends l'austère vérité !
Tu voulus l'injustice, et son cœur magnanime
Abhorrant ton forfait t'offrait son amitié :
Repoussé, tu voulus en faire ta victime ;
Et la haine en ton cœur étouffant la pitié,
De ton peuple immolé dans l'injuste querelle
Aux tiens tu prescrivis le ravage et la mort.
Quel vainqueur eut pu faire ou guerre plus cruelle,
Ou frapper des vaincus d'un plus horrible sort ?
Que ne l'attendais-tu, debout sur ta frontière,
Si pour toi fut le droit ? Craignais-tu d'y périr ?
Une mort glorieuse eut borné ta carrière,
En défandant son peuple il est beau de mourir !

Mais, laissant le combat à tes bandes d'esclaves,
Fuis devant le Lion, et, ragagnant ton fort [1],
Sache ce qu'au Héros que lâchement tu braves,
Il faudra pour t'atteindre et te frapper à mort !
Le chasseur qui de loin, de l'animal terrible
Blessa le flanc, à su se cacher ou s'enfuir ;
Tu savais sous ton pôle, en ton climat horrible,
Où de ses coups ta peur pourrait se garantir :
Mais tu savais aussi, même en pressant ta fuite,
Ce qu'avant de périr un peuple peut vouloir ;
Ce qu'une nation au désespoir réduite,
Sait montrer en son temps d'énergique pouvoir.
Aussi bien, arrachés au vaste territoire
Tous ces colons bannis enrôlés dans tes rangs,
Du Héros, sur tes pas poursuivant la victoire,
Feront plus longue guerre aux nobles vétérans.

Bientôt le cri public appelant les batailles
D'un ravage insensé veut voir finir le cours ;
Et chacun, de Moscou découvrant les murailles,
Pour sauver son pays veut immoler ses jours.

[1] Le Czar, sa cour, sa garde et le gros de son armée étaient depuis longtemps retranchés à Wilna, ville fortifiée et pourvue d'immenses approvisionnements. Mais dès qu'il connut l'approche de l'Empereur, il repartit pour Petersbourg avec le grand Duc Constantin son frère, sous couleur d'y aller présider à de nouvelles levées, laissant à ses généraux le soin de la guerre et de la dévastation du pays.

XII

Sur un vaste plateau que des hauteurs dominent,
Défendu par un fleuve et semé de taillis,
Lieu jusque-là sans nom mais où depuis s'inclinent
Les fronts des voyageurs errants dans le pays,
Forcé par le clameur publique,
Lui-même ayant promis d'arrêter le Héros,
Kutusoff se concentre ; et sa vieille tactique
De son plan de bataille avec ses généraux
Ayant tracé l'ensemble et mesuré l'espace
Sous ses subordonnés Barclay, Bagration,
Knowittzin, Ostermann, dispose en lourde masse,
La fleur de ses soldats et de sa nation.

C'est-là que le Smolensk en flammes,
Ayant sauvé le reste et porté les débris,
Plaignant le sort de tant de milliers d'âmes,
Le Héros joint enfin ses ennemis surpris.
—Là sur un bastion qui commande la plaine,
Mais qui pour manœuvrer l'incommode et le gène,

Il a déjà lancé l'intrépide Compans.
On attaque trois fois : trois fois à ses dépens
L'ennemi prétend se défendre :
Bientôt contraint malgré lui de se rendre,
Du grand combat prélude glorieux,
D'un quatrième assaut l'effort victorieux,
Livre tout au Héros.—De là jetant la vue,
Mon Fils du vaste champ mesurant l'étendue,
A, de son plan d'attaque aussitôt déviné
Arrêté le détail dès l'instant combiné.

Déjà sur ses deux flancs par leur masse abritée,
Deux ouvrages garnis protégeaint leur armée,
Et deux fronts tout de fer, sur des escarpements
L'un l'autre s'appuyaient sous leurs retranchements.
L'Empereur rassuré voit qu'on veut la bataille.
Cependant, en sursaut du sommeil excité,
Onze fois dans la nuit son esprit agité,
Croit voir s'évanouir la vivante muraille :
Et chaque fois par Lui des ordres sont donnés.
Rapp au lever du jour pénétrant dans la tente,
« Eh bien, Rapp ?... » lui dit-il.—Sire, toujours gardés
On aperçoit leurs rangs ; et tout est dans l'attente. »
—« Croyez-vous la victoire? »–Oui, Sire, mais sanglante.»

—« Je le sais : mais Moscou nous verra triomphants,
Et, par nos corps rejoints, devenus plus puissants. »

A ce moment retentit dans la plaine,
Un vivat général ; longue acclamation.
Impatients de voler dans l'arène,
Tous avaient entendu, retenant leur haleine,
Lire de l'Empereur la proclamation :
« Soldats, la voilà donc, si longtemps désirée
« Terme de vos travaux, cette grande journée :
« La victoire aujourd'hui ne dépend que de vous ;
« Le succès nécessaire, amènera pour tous
« Abondance, repos en la terre ennemie,
« Et sans doute bientôt retour dans la patrie.
« Qu'Austerlitz et Friedland, ces immortels combats,
« Que Witepsk, que Smolensk, retrouvant leurs soldats,
« L'avenir, de vous tous présents dans cette armée,
« Dise : Il vit de Moscou la fameuse journée ! » . . . .

Tout à coup, sur un flanc, au premier coup rendu
Sur l'autre, incontinent, un autre a répondu.
—Soutenu par Grouchy, sur l'aile gauche Eugène ;
Ney commandant trois corps au centre de la plaine ;

Près de lui Nansouty, plus loin Montbrun, Latour,
Aux ordres de Murat disposés dans l'arène ;
Sur la droite Davoust menaçant cette tour,
Rendez-vous formidable où des leurs renfermée,
Uue troupe défend le tiers de leur armée,
Tout s'ébranle : au flanc droit le Prince Polonais,
Avance, en la tournant, sur la gauche ennemie ;
Tandis que, vainement par un fleuve munie,
Leur droite est sous les coups du vaillant Beauharnais.

Là, sur un corps lancé dans un accès d'audace,
Une lourde phalange a fait rouler sa masse.
Les braves succombaient... d'un élan surhumain,
Un bataillon de leurs part et, d'un coup de main,
Fondant sur l'ennemi, tout à coup les dégage,
Et sur les rangs brisés fait pleuvoir le carnage
Qui du jour commençant va jusqu'au lendemain.

Cependant sous lès feux de l'horrible redoute,
Compans comme la veille aux siens frayait la route [1] ;

[1] L'avant-veille ayant emporté, sur l'ordre de l'Empereur, cette redoute isolée qui gênait l'entrée du champ de bataille, dès le matin de la grande journée, désigné par Davoust, qui commandait toute l'aile droite de l'armée, il allait attaquer cette autre redoute bien autrement formidable où devaient tomber coup-sur-coup, blessés ou renversés, quatre généraux.

Il tombe... Rapp accourt ; quand soudain ce héros,
—Sur un corps mutilé VINGT-DEUXIÈME blessure ! —
D'un coup nouveau reçoit, pour lui la flétrissure
Qui pire que la mort le condamne au repos.
On l'emporte . . . Des deux, Desaix à pris la place ;
Des deux un autre éclat le couche sur la trace.
Davoust alors frémit ; de son vaillant coursier
Aiguillonnant les flancs, à son tour le premier
Il s'élance : un boulet, comme un coup de tonnerre
Emporte le coursier ; le Prince roule à terre.
On le croit mort ; soudain relevé, furieux,
Rebondissant en selle, étonnant tous les yeux,
Du bastion fatale il touche à la muraille ;
Et tandis que sur lui détonne la mitraille,
Entrainant les guerriers qui volent sur ses pas,
Devant tout sa valeur brave mille trépas.

Cependant qu'on s'acharne à l'horrible bataille,
Rapp s'est fait par les siens porter à l'Empereur.
« Quoi, Rapp ! encor blessé ?...»—Sire, j'en ai l'honneur :
Votre Majesté sait que c'est mon habitude. »
—« Mais que fait-on là-haut ? » —A parler sans étude,

Des merveilles !... mais Sire, il faudrait pour finir,
La Garde.»—Y penses-tu ? .... La faire démolir ?...
« Ami, nous gagnerons la bataille sans elle !... »

Ney, du centre en effet, se rabattant sur l'aile,
Et de ses corps intacts apportant le secours,
A bientôt tout brisé par son puissant concours.
Davoust et ses soldats auront l'honneur insigne,
D'avoir vengé les leurs, morts d'un trépas si digne,
Et du Russe éperdu précipitant les pas,
Aux plus lents dans leurs murs infligé le trépas,

Bientôt Murat et Ney couvrant toutes les routes,
Au centre revenus, sur deux autres redoutes
Précipitent Razout. Tout allait succomber
Quand sur leurs cuirassiers l'escadron vient heurter.
Mais à peine arrêtés, renforcés par Bruyère
Les guerriers ranimés achèvent la carrière,
Et des retranchements sous leurs coups emportés,
De leurs pieds ont foulé les murs ensanglantés.

A ces rudes assauts deux heures sont passées.
Poniatowsky paraît : dans ses marches forcées,

Nul accès n'a permi de tourner l'ennemi :
Mais par lui de Davoust le flanc s'est affermi.

Cependant Kutusoff de son aile affaiblie
Peut soutenir l'élan et prolonger la vie ;
Bagration au centre a reçu des renforts ;
Ils peuvent réunis tenter d'autres efforts ;
Il les faut prévenir : Ney menaçant s'avance :
Sur lui, les fers baissés, Bagration s'élance ;
Un choc prodigieux soudain a retenti ;
L'arme blanche, aiguisée, au fer vif et poli,
Dans ce duel affreux de quarante mille hommes,
Des horreurs du trépas atteint toutes les sommes.
Le chef Russe succombe et sa troupe s'enfuit :
Mais Knowittzin l'arrête, et seul la reconduit.
Ney se roidit ; il frappe, et comme une massue
Manœuvrant ses grands corps ; leur secousse reçue
Des puissants bataillons terrassant tout l'effort,
Sur l'immense plateau va promenant la mort.

Murat de son côté, quand leur gauche est forcée,
Au bonds précipités de sa troupe emportée
Voit leur centre ébranlé s'entr'ouvrir sous ses pas :
Et quels rangs sous tel choc pouvaient ne s'ouvrir pas ?

Bondissant, et des siens multipliant l'audace,
En lui les yeux, la voix, le port, tout est menace.
Sur le Lion vainqueur qui court en rugissant,
Le Russe épouvanté pousse en les y forçant,
Du fond de leurs abris, ses troupes réservées ;
Soldats bardés de fer en masses concentrées.
Cinquante mille bras se lèvent à la fois :
L'ennemi veut, du Prince en étouffant la voix,
Et du soldat Français étonnant la bravoure,
Que leur chef loin des siens, tout seul à la mort coure.
Ils s'élancent en masse, et de leurs escadrons
Les longs fers acérés ont hérissé les fronts.
Sur ces carrés sanglants Condé dans sa vaillance,
Eût peut-être jeté son bâton d'ordonnance[1] ;
En un pareil conflit pour Murat c'est trop peu,
Et s'y jetant lui-même, il s'en est fait l'enjeu.
Là, frappant d'une main sans relâche et sans trève,
Sur ses étriers d'or se dressant, il élève
Pour mieux braver la mort, sur son front découvert
Son panache de Roi qu'il agite dans l'air,
Appelant ses soldats.—Ce prodige d'audace
Ressuscite la leur. Ils fondent sur sa trace ;

[1] Près de Fribourg, dont ce Prince attaquait les retranchements, en 1644.

On revient, on s'acharne, on presse l'ennemi :
Ney se montre ; aussitôt l'escadron raffermi,
Achevant d'écraser ces phalanges cruelles,
Du centre enfin forcé, va menacer les ailes.

Cependant dominé par un rang de hauteurs,
D'où cent bouches d'airain sur sa masse immobile
De près comme de loin déchaînant leurs fureurs,
Le soldat foudroyé, vainqueur, n'est point tranquille.
« A Davoust, dit mon Fils, d'éteindre le volcan ; »
Et quels soldats pouvaient suffire à tel élan ?
Davoust part, et des siens les cohortes pressées
Affrontent à l'envi ces gorges enflammées :
Friant est à leur tête ; on attaque, on défend,
L'avantage emporté se perd et se reprend ;
Enfin on devient maître, et la foudre balaie
De ces feux convergents l'épouvantable haie.
Mais le Russe éperdu tente un effort dernier,
Formidable, suprême ; ensemble tout entier
D'une armée aux grands coups : piétons, cavalerie,
Mille engins infernaux, volcans d'artillerie,
De nouveau ramenés, par d'horribles sillons
Vont déchirant les rangs des épais bataillons.

Un peloton haché, parut songer retraite :
Murat fond sur le chef, le saisit et l'arrête ;
« Que faites-vous ! » dit-il. —« Ici peut-on tenir ? »
« —J'y tiens bien moi ! » répond le héros. —L'avenir
Conservera ce mot...—« C'est juste !... face en tête !
« Soldats, reprend le chef, à mourir qu'on s'apprête ! »
On tînt pied.... Des Français, seuls pouvaient un instant
Braver les mille éclats du volcan mugissant.
Quels murs eussent donné des défenses meilleures ?
Héroïsme un moment , ils y tinrent quatre heures !....
Quatre heures de victoire immobile, où chacun
Prodigua sang et vie et, d'un effort commun,
Des hauts faits du passé fesant pâlir l'histoire,
A ses rangs attachée enchaîna la victoire.

Mais de troupes sans fin les masses s'avançant,
Et toujours du conflit le conflit renaissant,
Trop longtemps le courage eût prolongé la lutte ;
Quand l'Empereur, de siens au feu toujours en butte,
Donnant bientôt issue au terrible débat,
Abrège enfin l'épreuve et l'horrible combat.
De cent foudres nouveaux retenus en réserve,
Quand des retours du sort le succès le préserve,

Pour frapper les grands coups il dispose ; et soudain
Au galop est parti le formidable train.
Incontinent pointé sur le haut des redoutes
De toutes parts tonnant et sur toutes les routes,
Le bronze en balayant un reste d'ennemis,
A laissé les vainqueurs en tous lieux raffermis.

Du centre ainsi détruit retombant sur la gauche
De leurs corps affaiblis, Ney, Murat et Davoust,
Partout les poursuivant, les accablant partout,
De leur ruine entière ont achevé l'ébauche.
—De là sur le flanc droit reportant leurs efforts,
Du dernier bastion ils pressent les abords,
Où, depuis le matin, acharnés à sa chûte,
Eugène avec Grouchy vont soutenant la lutte.
Là Montbrun s'élançait, quand à peine en chemin,
Un boulet ennemi vient finir son destin.
Le jeune Caulincourt [1] aussitôt le remplace ;
Et sur ses pas conduit s'avançant face à face [2],
Du corps de la Vistule un bataillon entier,
Et de deux fronts amis, et Gérard et Bourcier.

[1] Le fils du grand écuyer.

[2] Face-à-face, de trois côtés à la fois, comme on va le dire.

Sous leurs coups concertés, du formidable ouvrage
Pris entre trois côtés, qu'on attaque avec rage,
Le mur croule ; mais non sans qu'un trépas bien court,
Mortellement frappé n'emporte Caulincourt.

Là, des feux d'Ostermann garantis avec peine,
Les braves sont atteints, quand l'intrépide Eugène
Par un dernier assaut du fort s'étant saisi,
Lance sur les vaincus son fidèle Grouchy.
En vain sur l'escadron la garde Russe avance ;
A son terrible élan plus terrible défense,
Trente bronzes pointés à bout-portant tonnants,
En font voler au loin les débris palpitants :
Quand Murat accourant du bout de la carrière,
Et de ses escadrons, sur leur ligne dernière
Jetant l'anneau de fer qui la serre et l'étreint,
Laisse voir de leur sang l'espace entier empreint.
—Bataille gigantesque ou force, résistance,
Chocs donnés ou reçus, périls, tout fut immense.

Le soir même, au vainqueur abandonnant son camp,
Ses blessés et ses morts, et cet horrible champ,
En désordre au-delà de la rive prochaine,
L'ennemi vers Moscou s'enfonce dans la plaine.

A travers Mojaïsk le vainqueur l'y poursuit ;
Enfin, de tant d'efforts riche et splendide fruit,
Du haut du Mont-Salut de Moscou se découvre,
Comme un brillant tapis, comme un immense Louvre,
Étalant ses clochers, ses dômes et ses tours,
Ses temples, ses palais, perdue en ses atours,
Et d'Europe et d'Asie assemblage féérique,
Étincelante d'or, la cité magnifique.
Moscou ! s'écria-t-on ; et sitôt oubliés,
Semblaient s'évanouir en tous ces Alliés,
Travaux, sueurs, combats, et souffrances et peines,
Marches, veilles, dangers, fatigues surhumaines.
Moscou ! c'était l'Empire à tout jamais acquis,
Du monde Européen le Principat conquis ;
De l'Aigle souverain en son aire immortelle,
Et du soldat Français, l'auréole éternelle.
Moscou !... redisait-on !... Cétaient lès mêmes voix
De ces soldats vainqueurs qui criaient autrefois :
Rome ! Naples ! Milan ! Berlin ! Brunn ! Varsovie !
Vienne ! Presbourg ! Madrid ! Lisbonne ! Alexandrie !
L'Europe en raccourci !... Cercle majestueux
Dont Moscou terminait l'ensemble glorieux ;
Couronne s'il en fut TOUTE DE CAPITALES !...
Qu'on vit briller au front des troupes sans égales.

On descend, on pénètre en ces riches quartiers,
Les frontons byzantins s'étalent les premiers.
Aux échos du tambour en ordre militaire,
L'armée occupe au loin la cité toute entière.
On prend place, on s'étend : de l'immense bazar
Les vastes monuments, s'emplissent au hasard ;
Point d'obstacle [1] ; et déjà largement établie,
L'armée a parcouru cette ville ennemie.
De sa garde entouré, mon Fils est au Kremlin...
Le soldat, à son chef confiant son destin,
Campe au seuil des palais que richement étale,
En son luxe princier la ville Orientale ;
Et, tous croyant à peine à leur soudain bonheur,
Le jour finit au cri de : VIVE L'EMPEREUR !...

1 Soldats et citoyens, tout avait fui.



REMARQUES

SUR LE

CHANT SIXIÈME

Le Géant qui repose aux murs d'Aix-la-Chapelle.

Ce passage d'une cinquantaine de vers, est encore une courte fiction, mais que nous nous sommes crue permise, en ce qu'elle n'est autre chose qu'un abrégé sommaire de ce qui fait la matière du 3ᵉ chant.

Voler la capitale et ses riches quartiers.

" La guerre de Russie a eu, ce que généralement on ignore, sa véritable racine dans la question Turque. De cette question est né le dissentiment qui s'est graduellement fait sentir, entre les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg : et, dans la rupture que ce dissentiment a produite, se trouve le principe décisif de la chute de Napoléon. Il en résulte qu'en dépit de tout ce qu'on peut lui imputer, sous d'autres points de vue, d'erreurs ou de fautes quelconques, c'est à des idées saines qu'il faut faire remonter l'origine de ses malheurs. Deux idées principales dominèrent notoirement sa poli-

tique ; l'une dès le jour de son avènement au pouvoir, l'autre plus particulièrement depuis 1807."

" Dans sa lutte pour le triomphe de la première, *la répression du despotisme maritime de l'Angleterre*, il était le defenseur des droits de tous les peuples, le champion du genre humain ; dans son attachement à la seconde, *le refus de livrer Constantinople à la Russie*, il se dévouait pour le maintien de *l'indépendance Européenne.*

BIGNON, *Hist. de France*, Tome VI, p. 484.

" Les Russes, dit M. Thiers, voulaient la ville même de Constantinople, comme symbole de l'empire d'Orient ; ils voulaient le Bosphore et les Dardanelles comme la clef des mers...... Les instances persévérantes du Czar, audacieuses et folles anticipations, révélaient l'intérêt vrai de l'Europe contre la Russie, dans la question de Constantinople. L'Empereur ne voulait pas livrer le détroit d'où les Russes menaceront l'indépendance du continent européen. C'était bien assez, en leur livrant la Finlande, de leur avoir procuré le moyen de faire un pas vers le Sund, autre détroit d'où ils ne seront pas moins menaçants pour l'avenir. Lorsqu'en effet, le colosse Russe aura un pied aux Dardanelles, un autre sur le Sund, le vieux monde sera esclave ; la liberté aura fui en Amérique ; chimère aujourd'hui pour les esprits bornés, ces tristes prévisions seront un jour cruellement réalisées ; car l'Europe maladroitement divisée, comme les villes de la Grèce devant les *anciens* rois de Macedoine, aura probablement le même sort. "

THIERS, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, T. VIII, p. 447.

Alexandre dans ses instances, avait l'adresse de dire *que Constantinople ne serait pour la Russie qu'une ville de province, à l'extrémité de l'Empire ;* QUE LA GÉOGRAPHIE LA LUI DONNAIT ; qu'il fallait bien qu'il eut la clef de la porte de SA MAISON ; que si un autre l'avait, *lui-même ne serait pas le* MAITRE CHEZ LUI. Peut-on parler plus clairement et plus insolemment ? Il prétendait donc bien, par droit de Géographie, être à Constantinople *dans sa maison*, y être *chez lui* et *maître.*

Et pour montrer combien l'Empereur avant tous, avait vu juste, et depuis longtemps, dans cette fameuse question d'Orient, toujours pendante et que le temps et les événements ne font qu'éclaircir tous les jours d'avantage, il n'est pas sans intérêt de rapporter ici ce que, dès 1807, cinq ans auparavant, et pendant la campagne de Pologne qui suivit celle de Prusse, il dit clairement dans son MESSAGE au

Sénat Conservateur, à l'ouverture de la Session. Il faut remarquer que le Sultan Sélim étant mort vers ce temps-là, la plus grande partie de l'armée Russe, au lieu de continuer son mouvement pour se réunir aux Prussiens, alors engagés contre la France, profitant de ce que l'Empereur était occupé en Prusse et en Pologne, s'était portée du côté du Danube sur les frontières de l'Empire Turc. Dès cette époque donc, l'Empereur fesait dire en plein Sénat : " Nous avons ordonné que le rapport de notre ministre des relations extérieures sur les dangers de la Porte Ottomane fut mis sous vos yeux. La force des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons mérite notre principale sollicitude. Il a fallu quinze ans de victoires pour donner à la France des équivalents de ce partage de la Pologne, qu'une seule campagne faite en 1778, aurait empêché.

" Et qui pourrait calculer la durée des guerres, le nombre de campagnes qu'il faudrait faire un jour, pour réparer les malheurs qui résulteraient de la perte de l'empire de Constantinople, si l'amour d'un lâche repos et les délices de la grande ville, (Paris) l'emportaient sur les conseils d'une sage prévoyance ? Nous laisserions à nos neveux un long héritage de guerres et de malheurs. La tiare grecque, relevée et triomphante depuis la Baltique jusqu'à la Méditerranée, on pourrait voir de nos jours, nos provinces attaquées par des nuées de Barbares ; et si, dans cette lutte trop tardive, l'Europe civilisée venait à périr, notre coupable indifférence exciterait justement les plaintes de la postérité, et serait un titre d'opprobre dans l'histoire "........." L'Empereur de Perse, tourmenté dans l'intérieur de ses États, comme le fut soixante ans la Pologne, comme l'est depuis vingt ans la Turquie, par la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg, et animé des mêmes sentiments que la Porte, marche en personne sur le Caucase, pour défendre ses frontières, etc."—(Kermoysan, t. II, p. 119.)

Qu'eut dit l'Empereur s'il avait vu notre récente guerre de Crimée, les immenses progrès de la Russie en Asie, et ses menées actuelles relativement à l'Indoustan, etc.

Du bijou convoité qui toujours leur échappe

—*Savez-vous ce que c'est que Constantinople* ? disait un Sultan : — *Un diamant, entre deux émeraudes.* Deux terres, deux mers, et le vrai point central par où se touchent les trois continents : Europe, Asie, et Afrique.

Seul, d'un départ honteux l'ordre signifié.

Voici une partie des conditions exigées de l'Empereur par la Russie: *Évacuation instantanée des États Prussiens, et de toutes les places-fortes de la Prusse, quels qu'aient été l'époque et le fondement de leur occupation* . . . , de la *Poméranie Suédoise, etc.* Tout le reste était à peu près sur ce style.

C'était celui de l'*ultimatum* de la Prusse en 1806. " Il serait superflu, dit M. Bignon, d'aller ici au devant des réflexions que fait naître une pareille déclaration, de la part de la Russie. " —C'est en vertu des conventions qui ont suivi la paix de Tilsitt, signée et ratifiée des deux côtés, et dont les avantages pour le Czar ont été immenses, que Napoléon occupe les places-fortes de l'Oder ; c'est en exécution d'un traité d'alliance avec le Roi de Prusse qu'il a envoyé en Prusse d'autres troupes ; c'est pour veiller à l'observation des conventions stipulées à l'égard du blocus, qu'il en a placé d'autres dans la Poméranie Suédoise.—" Ses armées mises en mouvement, " comme représailles du rassemblement des armées Russes dans les " provinces Lithuaniennes, et sur la frontière du grand duché de " Varsovie (Pologne), sont échelonnées sur l'Elbe, l'Oder et la " Vistule, et, tout-à-coup une puissance s'élève qui lui déclare que, " pour base de toute négociation, elle exige, comme préalable absolu, " *la retraite immédiate de ses armées, l'évacuation des places-fortes* " *de l'Oder, de tous les États Prussiens, et de la Poméranie Suédoi-* " *se !* . . . Napoléon est surpassé : jamais il n'est allé jusqu'à tenir " à aucune puissance, un aussi superbe langage. "

........" Au lieu du plus habile des guerriers, du plus fier des " souverains, supposons à la place de Napoléon, un prince arrivé " par un miracle quelconque, au même dégré de puissance et de " grandeur, est-il possible d'en imaginer un assez lâche, assez misérable, pour céder sans résistance aux injonctions de la Russie ? "

BIGNON, t. X, p. 471.

Voulait trahir mon Fils quand mon Fils pardonnait.

On a vu quels avantages assurait au Czar le traité de Tilsitt. " Il se voyait, dit Thiers, le lendemain d'une défaite éclatante (Friedland), sur la voie de conquérir la Finlande, une partie de l'Empire Turc, et

de recueillir d'une guerre malheureuse, plus qu'on ne recueillait jadis d'une guerre heureuse... Qu'on se figure ce jeune monarque, avide de gloire, la cherchant depuis sept années, tantôt dans la civilisation précoce de son empire, tantôt dans la création d'un nouvel équilibre européen, et ne rencontrant que d'immortelles défaites ; puis trouvant tout-à-coup cette gloire si recherchée, dans un système d'alliance avec son vainqueur, alliance qui devait valoir à la Russie les belles conquêtes promises par Catherine à ses successeurs. Passant si vite de tant d'abattement à de si hautes espérances, on comprendra sans peine sa subite amitié pour Napoléon, assurément sincère *au moins dans les premiers instants*... Quel grand homme ! disait-il sans cesse. Quel génie ! quelle étendue de vues ! quel capitaine ! quel homme d'État ! etc..."—THIERS, t. VII, p. 619.

D'autre part les avantages que, de son côté,se promettait Napoléon, de l'alliance avec la Russie, en vertu de ce même traité, le déterminèrent un an plus tard, à Erfurth, à assurer au Czar la possession de la Finlande : plus tard encore, il lui confirmait celle de la Moldavie, de la Valachie, et il lui donnait la belle frontière du Danube. Le traité en fut signé ; et l'Empereur de Russie en montra autant de joie qu'il en avait témoigné en signant le traité de Tilsitt. —" Son ministre M. de Romanzoff, dès qu'il put avoir en sa main les deux copies de ce nouveau traité secret, courut ivre de joie, les porter à son maître. "—THIERS, t. IX, p. 341.

Or c'est pendant qu'il était en de tels termes avec l'Empereur, ou peu de temps après, que le Czar fesait secrètement alliance avec l'Angleterre, recevait ses marchandises, contre les stipulations du blocus, et brûlait chez lui les marchandises françaises : *fides Græca !*...

A Dresde, d'un Congrès, fabuleux assemblage
De Rois et d'Empereurs, sa cour offre l'image.

Là comme à Erfurth, en 1808, et avec beaucoup plus de pompe encore, l'Empereur tint une cour plénière de Souverains, et fit de nouveau, jouer Talma et Mlle Mars, devant un *Parterre de Rois*.— C'est là que le Monarque Prussien lui offrit son fils ainé, comme aide-de-camp ; ce que l'Empereur refusa.

L'un, les armes, le nombre, et son heureux destin.

Pour la première fois nous marchions en nombre bien supérieur. Aussi, d'après les antécédents de l'Empereur, pouvait-on regarder

comme plus que certain, le succès de l'entreprise. Partout en effet, et jusqu'à Moscou inclusivement, on allait triompher ; bien que dans chaque rencontre, notamment à Wilna, à Witepsk, à Smolensk, à Ostrowno, Mohilew, Volontina, Pulstock, et enfin à la grande journée de la Moscowa, près Borodino, on dût constamment d'abord voir fuir devant soi, puis enfin avoir à combattre des ennemis, supérieurs en nombre aux corps qui les attaquaient ; car nos troupes échelonnées sur un espace immense, furent loin d'être jamais réunies en un seul point. Après l'entrée triomphante à Moscou, où l'on n'était plus qu'à 150 lieues de Saint-Pétersbourg, et par conséquent si près du terme, il ne fallut rien moins que l'incendie, impossible à prévoir, de cette première ville, puis le désordre prématuré des éléments, pour empêcher le succès complet de l'expédition.

On peut voir sur toute cette guerre, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, où l'Empereur lui-même en expose les motifs, aussi bien que le détail de toute sa conduite.

A Drouot la manœuvre............

" Il n'y a pas dans le monde, disait l'Empereur, deux hommes
" pareils, à Drouot pour l'artillerie et à Murat pour la cavalerie. "



LA CROIX.

L'Éternel avait dit :—L'homme, roi de la terre,
Dépouillant mes autels du culte héréditaire,
Des cieux que j'entr'ouvris déserte les chemins.
En vain ai-je formé son âme à mon image ;
Il porte insolemment un sacrilége hommage,
A Baal, œuvre de ses mains.

Je devrais le punir ! un souffle de colère
Voilerait les rayons de l'astre qui l'éclaire ;
Un signe troublerait l'ordre de l'univers.
L'ingrat qui m'a bravé, sans lasser ma clémence,
Disparaîtrait, perdu dans le chaos immense
Où l'iraient chercher les enfers.

Et je ne lance pas le terrible anathème !
Ivre d'un fol orgueil, à ma grandeur suprême
Il jette impunément les insultants défis.
J'enchaînerai pour lui le démon des abîmes :
Il vivra : mon pardon effacera ses crimes,
Lavés dans le sang de mon fils.—

Il achevait ces mots : les trônes, les archanges
Sillonnèrent les airs, en nombreuses phalanges,
Des radieux parvis tout à coup descendus :
Aux chants des Séraphins les harpes répondirent,
Et, des plaines d'Éder, les bergers entendirent
Les chœurs dans le ciel répandus.

C'est qu'ils sont expirés les longs siècles d'attente :
L'Éternel a rempli sa promesse éclatante :
Dans les gouffres de feu Satan rugit en vain :
Le Christ libérateur, le Verbe, notre maître,
Espoir des nations, à Béthlem vient de naître,
Du souffle de l'esprit divin.

Et le front tout empreint de sa noble origine,
Il parle, il accomplit sa mission divine,

Celui qu'avait prédit la voix d'Ézéchiel.
Les docteurs de la loi devant lui se troublèrent :
La veuve et l'orphelin à ses pieds l'appelèrent
Du nom si doux d'Emmanuel.

Mais le jour est venu du douloureux supplice ;
Anges ! voilez vos fronts ; il faut qu'il s'accomplisse.
Holocauste d'amour le Christ meurt sur la croix.
Aussitôt, du sépulcre où dormait leur poussière,
Tes morts, Jérusalem ! soulevèrent la pierre ;
Le temple s'ébranla trois fois.

Alors, on entendit, au milieu des ténèbres,
Du haut du Golgotha partir ces cris funèbres :
—Que retombe sur nous le sang de l'imposteur !—
Prophétiques accents ! Rome a repris ses armes,
Et la guerre a passé sur la Judée en larmes,
Comme un torrent dévastateur.

O cité de David ! ô ville qui fut sainte !
Il ne retrouve plus ta glorieuse enceinte,
Le voyageur errant sur ton sol ravagé :
L'aigle triomphatrice a secoué son aile :

L'univers a redit ta chute solennelle,
Et le Fils de l'homme est vengé.

Lieux où dut s'accomplir l'éclatant sacrifice !
Murs maudits que frappa la céleste justice !
Suspendez un moment votre deuil éternel :
La croix, de vos débris sort enfin radieuse :
La croix, arbre adoré, chaîne mystérieuse,
Qui joint la terre avec le ciel.

Son règne est annoncé : vainement Rome aspire
A noyer dans le sang son immuable empire ;
Vainement a grondé la foudre des Césars :
Jupiter est tombé muet du Capitole
Sur l'autel où le Tibre encensait une idole,
Le Christ plante ses étendards.

Croix divine où l'amour a vaincu la souffrance,
Salut ! tu protégeas le berceau de la France ;
Tu brisas les autels de son culte sanglant.
Aux champs de Tolbiac, Clovis te dut sa gloire,
Quand ton signe sacré, présage de victoire,
Brilla dans l'air étincelant.

Salut ! depuis ce jour aux exploits héroïques,
Tu nous montres le ciel du front des basiliques ;
Tu parles à nos cœurs du faîte de l'autel :
C'est toi qui nous conduis dans la vie orageuse,
Pareille à cette nue, ardente et lumineuse,
Qu'au désert suivait Israël.

Sur les monts sourcilleux que la tempête assiége,
Géants faits de granit et revêtus de neige,
Sous la zône lointaine aux torrides chaleurs,
Partout tu cherches l'homme, et verses dans son âme
Cet espoir d'avenir, mystérieux dictame,
Qui guérit toutes les douleurs.

Lorsque l'airain funèbre a sonné l'agonie,
Qu'aux pieds des noirs cyprès une pierre bénie,
Sur notre corps glacé s'incline lentement,
Signal du jour si beau qui pour nous vient d'éclore,
Comme un dernier ami, tu nous restes encore,
Debout, au seuil du monument.

Ce soleil qui poursuit son immense carrière,
Ces globes infinis, scintillante lumière,
Disparaîtront enfin, dans l'ombre ensevelis :
Astre toujours nouveau perçant la nuit profonde,
Seule, tu brilleras sur les débris du monde,
Quand les temps seront accomplis.

Calais, Février 1875.



LES MORTS.

I

Ils ont aussi passé sur cette terre ;
Jadis leur voix retentit sur ces bords :
Morts dans la paix, moissonnés dans la guerre,
Petits ou grands, hommes faibles ou forts ;
Le Temps les emporta sur ses ailes rapides,
Ils sont couchés là-bas dans des plaines arides ;
Dans le Seigneur heureux ceux qui sont morts !

Quand ils passaient, milie et mille ombres vaines,
Telles qu'un fleuve en montre sur ses bords,
Tristes tantôt et tantôt plus sereines,

Pour les séduire employaient leurs efforts ;
Un monde plein d'appas, prodigue de caresses,
Étalait à leurs yeux, plaisirs, honneurs, richesses :
Mais au Seigneur heureux ceux qui sont morts !

Le ciel aussi leur promettait sa gloire,
Et pour payer leurs pénibles efforts,
Il leur offrait les chants de la victoire,
Les hymnes saints et ses divins accords ;
Et la grandeur des biens qui, d'un monde volage,
Leur eût fait mépriser la triste et vaine image...
Dans le Seigneur heureux ceux qui sont morts !

Les uns disaient : « Que le monde a de charmes,
« Que de douceurs dans ses différents sorts ?
« Cueillons les fleurs, bien loin de nous les larmes !
« Passons nos jours dans de riants transports.
« Aux parfums enivrants des séduisantes fêtes,
« Abandonnons nos cœurs et couronnons nos têtes ! ...»
Dans le Seigneur ceux-là seront ils morts ?

« O vanité ! songes ! » disait le Sage,
« Plaisirs trompeurs, dans vos bruyants essors

Vous ne m'offriez que masque et faux visage,
Que vils attraits sous vos brillants dehors.
Jamais d'un monde vain l'image fugitive
N'eut détourné mes yeux de l'éternelle rive :
Dans le Seigneur qu'heureux ceux qui sont morts !

Ils ne sont plus ; et de leur court passage
Rien n'est resté, pas même le dehors ;
Vaste océan sans fond ni sans rivage,
L'Éternité dont nul jamais ne sort
En son sein les retient : dans cet abîme immense
Chacun d'eux a trouvé justice ou récompense...
Seigneur, en vous, qu'il est doux d'être mort !...

Pourtant encore il reste la mémoire,
Quand de la scène ont disparu les corps ;
De son burin l'inexorable histoire
A su graver leurs vertus ou leurs torts :
Cependant que du Juge au regard redoutable,
Il leur fallu subir l'examen formidable.
Seigneur, qu'heureux en vous ceux qui sont morts !

II

Vers ces tombeaux, des voix se font entendre
De toutes parts, mais combien peu d'accord :
Ici les pleurs pressés à se répandre,
D'infortunés gémissant sur leur sort ;
Tandis qu'en vifs éclats de joie et d'allégresse,
Un peuple entier d'élus chante dans son ivresse :
« Au sein de Dieu combien douce est la mort ! »

« Eh quoi ! nous, voir, » s'écriaient avec rage
Les réprouvés brûlés par le remords,
« Quoi donc, nous voir en un si beau partage,
« Ceux dont jadis nous dédaignions le sort ! ...
« Donc nous avons erré ! pour nous plus d'espérance [1],
« Mais d'un enfer maudit l'éternelle souffrance...
« Ah ! loin du ciel, qu'il est dur d'être mort !

« Nous insensés, qui méprisions leur vie !...
« Tandis qu'au ciel est pour jamais leur sort ;
« Le ver rongeur, le poignard de l'Envie,
« Vont nous perçant du plus affreux remord ;

[1] *Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate.*

DANTE. Inferno, Cant. III.

« De quelle illusion fûmes-nous la victime
« Quand nos pieds se lassaient sur les sentiers du crime !
« Ah ! loin du ciel, qu'il est dur d'être mort !

« De notre orgueil, d'une vaine richesse,
« De vils plaisirs évanouis d'abord,
« Que reste-t-il ?—Le vestige que laisse
« Le prompt vaisseau s'élançant loin du port ;
« Ce que laisse l'oiseau dans l'éther qu'il divise,
« Ou la flèche volant vers le but qu'elle vise :
« Ah ! loin du ciel, combien dure est la mort ! »

III

Mais des élus qu'elle était l'allégresse,
Montant au ciel avec un saint tronsport ?—
« Pour nous, Seigneur, plus de pleurs, de tristesse,
« Plus de trépas, nos âmes sont au port :
« Désormais triomphants, plus de crainte d'orage,
« Mais l'éternel repos de l'éternel rivage . . .
« Ah ! pour son Dieu, qu'il est doux d'être mort !

« Vers toi, Seigneur, auteur de notre vie,
« Vaste océan des solides trésors,
« De ses liens pour jamais affranchie,
« Vola notre âme en s'échappant du corps.
« D'infortunés captifs heureuse délivrance;
« Le jour de notre mort fut un jour de naissance !
« En toi, Seigneur, heureux ceux qui sont morts !

« Loin de ces lieux que la terreur assiège,
« Dont le trépas garde les sombres bords,
« Des Anges saints grossissant le cortège,
« Mèlant nos voix aux célestes accords :
« Saint, Saint, Saint, le Seigneur, redirons-nous sans cesse
« Dans un élan d'amour d'éternelle jeunesse . . .
« Pour vivre au ciel, heureux ceux qui sont morts !»

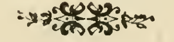
IV

Ainsi parlaient, chacun dans son langage,
Ceux dont le Temps avait tranché le sort ;
Mais leurs accents, de l'éternel rivage,
Même après eux retentissaient encor :

Sages à leurs dépens . . . de leur expérience
Recueillons ici-bas cette haute science :
    En vous, Seigneur, précieuse est la mort !

    Pour nous encore enfoncés dans la vie
    Et soupirant après un meilleur sort,
    Nous gémissons . . . De notre âme ravie,
    O ciel béni, sois enfin l'heureux port !
A jamais dégoutés de plaisirs éphémères,
Que puissions-nous un jour redire avec nos frères :
    « En vous, Seigneur, qu'il est doux d'être mort ! »

A bord du *Spain,* 2 Novembre 1874.



SOUVENIR D'UNE SŒUR.

ÉLÉGIE.

Douze fois à peine la jeune enfant avait vu fleurir l'amandier, lorsque, s'échappant du banquet bruyant de la vie, elle *alla* s'endormir dans le champ du repos éternel.

KLOPSTOCK, *Messiade* Chant IV.

Pleurons, Frère, pleurons cette Sœur si chérie,
Dont le fragile esquif sombra sortant du port ;
Oh ! si nos pleurs pouvaient rendre à la fleur flétrie
La fraicheur, la beauté que lui ravit la mort!...

Hélas ! je me souviens qu'au matin de sa vie,
Joyeuse autant que pure, ange plein de douceur,
Auprès d'elle toujours notre âme était ravie,
Nos cœurs étaient bercés de rêves de bonheur.

Pendant qu'elle vivait encore
Qu'elle aimait à fouler les tapis de gazon !
Lorsque ses yeux charmés au lever de l'aurore
Parcouraient l'immense horizon.

Quand rêvant de longues années,
L'illusion de fleurs semait son avenir......
Durant ces heures fortunées
Peut-être elle oubliait qu'il nous faut tous mourir !

Pleurons, Frère, pleurons cette Sœur si chérie,
Dont le fragile esquif sombra sortant du port ;
Oh ! si nos pleurs pouvaient rendre à la fleur flétrie
La vie et beauté que lui ravit la mort!...

Quand du soleil couchant les lueurs incertaines,
Avec les bruits du jour paraissaient s'assoupir,
Auprès d'un clair ruisseau nous confondions nos peines
Dans un épanchement,—dans un tendre soupir.

Elle ne verra plus nos riantes campagnes,
Nos jardins, ni nos champs qu'émaillent mille fleurs,
Ni ses tendres parents, ni ses douces compagnes,
Ni ses frères en proie à l'excès des douleurs.

Quant au bord du ruisseau limpide
Son âme avec ses chants s'élevait vers son Dieu,
Songeait-elle en son cœur timide,
Qu'à la terre si tôt il faudrait dire adieu ?

Pleurons, Frère, pleurons cette Sœur si chérie,
Dont le fragile esquif sombra sortant du port ;
Oh ! si nos pleurs pouvaient rendre à la fleur flétrie
La fraicheur, la beauté que lui ravit la mort !...

Frère, en ce jour de deuil que consacrent nos larmes,
Unissons prière et regrets ;
Et d'un Dieu juste et bon, en calmant nos alarmes,
Adorons les divins décrets.

Oh ! Seigneur, qui du sein de ta gloire éternelle
Vois nos yeux de pleurs ruisselants,
Fais descendre en notre âme une vive étincelle,
Et guide nos pas chancelants.

Pourquoi donc, ô mortels ! tout ce vain étalage,
Pourquoi tous ces trésors et ces rêves d'orgueil,
Quand la mer est grosse d'orage,
Lorsque le terme est un cercueil ?

Aux leçons du Seigneur si nous sommes dociles :
Quand sonnera l'heure des longs adieux,
Nous nous endormirons satisfaits et tranquilles
Pour nous réveiller dans les cieux !

Pleurons, Frère, pleurons cette Sœur si chérie,
Dont le fragile esquif sombra sortant du port ;
Que ne peuvent nos pleurs rendre à la fleur flétrie
La fraicheur, la beauté que lui ravit la mort ! . . .

Juillet, 1867.



APRES SA MORT.

Son image est toujours présente à ma tendresse.
MILLEVOYE.

Il nous faut une mère ami pour le voyage ;
Car il est doux d'aller, sans crainte de l'orage,
D'aller en lui tenant la main.
La course de la vie est longue et monotone,
Et le plus beau printemps ressemble au pâle automne,
Quand on va seul dans le chemin.

Sur leurs troncs rabougris les branches inclinées
Étalent tristement leurs tiges décharnées,
Veuves d'ombrage et de fraîcheur ;
La terre fait entendre une étrange harmonie,
Qui, lugubre et pareille au glas de l'agonie,
Fait pleurer et l'âme et le cœur.

Et l'œil ne voit plus rien des sites pittoresques,
Couronnés de frontons et brodés d'arabesques,
Ni des sommets voisins des cieux ;
Ni rien du bleu lointain, aux brillants paysages,
Ni du lac argenté, là-bas, sous les feuillages,
Ni du soleil tout radieux.

Plus rien ; car l'horizon, ce vaste emphithéâtre,
Disparait tout entier sous un voile grisâtre ;
La nature se vêt de deuil.
Au couchant, à l'aurore, et partout un ciel sombre,
Et rien autour de soi que la tristesse et l'ombre,
Et le silence du cercueil.

Voilà pourquoi je suis rêveur et solitaire,
Pourquoi mon front toujours s'incline vers la terre,
Accablé par un souvenir ;
Voilà pourquoi je suis triste ; car dans ma vie
Un ange me guidait, femme à mes vœux ravie,
Doux rêve qui vient de finir.

Car elle n'est plus là, cette mère adorée.
Voilà ce qui me rend l'âme tout éplorée,

Ce qui change en soir mon matin,
Ce qui fait que mes nuits et mes jours sont arides,
Et qu'on lit sur mon front tout sillonné de rides
Le sombre cachet du destin.

Car elle n'est plus là, celle dont le sourire
Peut faire résonner mon cœur comme une lyre
Et l'emplir d'un concert divin ;
Dont l'amour est si saint, la grâce si touchante :
Être délicieux dont la parole chante
Comme une voix de séraphin ;

Et qui, me précédant dans la céleste voie,
D'espérance, et de gloire, et d'amour et de joie
Brodait l'avenir à mes yeux :
Fleur dont rien n'a terni la pureté première,
Centre de tous rayons et de toute lumière,
Astre d'or dans l'azur des cieux.

Car elle n'est plus là, cette âme de mon âme,
La femme au front limpide, à l'œil rempli de flamme,
Au regard rempli de douceur ;

Celle dont l'existence à la mienne est unie,
Et dont j'entends toujours la voix grave et bénie
Retentir au fond de mon cœur.

Oh ! mon cœur est toujours tout plein de son image,
Et le divin éclat que fait son doux visage
Luit toujours devant moi, pareil
A ce disque de feu dont la vue éblouie,
—Empreinte merveilleuse !—est longtemps poursuivie,
Quand on regarde le soleil.

Sans elle les plaisirs n'ont plus rien qui me touche.
Ma mère ! nuit et jour ce nom est dans ma bouche.
J'invoque et j'attends son retour
Comme le voyageur, égaré dans sa route,
Invoque la lumière, et, plein d'angoisse, écoute
Venir les premiers chants du jour.

Comme un pauvre orphelin laissé nu sur la borne,
Je languis maintenant toujours pensif et morne,
M'abreuvant de fiel et de pleurs ;
Et mon âme épuisée et ma lyre engourdie
N'ont plus ni doux parfum, ni pure mélodie
Qui puisse calmer mes douleurs.

C'est en vain que de fleurs la fête se couronne,
En vain que l'air est pur et que le ciel rayonne,
Et qu'au bal on se réunit ;
En vain que le plaisir circule, et que la danse
Fait battre tous les cœurs et bondit en cadence,
Et que tout chante et que tout rit ;

En vain que mes amis, touchés de ma tristesse,
M'offrent incessamment la coupe de l'ivresse :
Tout vase est pour moi plein de fiel,
Et l'ennui qui partout me ronge et me consume,
Empoisonne la joie et change en amertume
Le meilleur vin, le plus doux miel.

Novembre, 1874.



HYMNE A LA POLOGNE.

HOMMAGE A S. E. LE PRINCE CZARTORISKY.

VILLA LES GROTTES, MENTON.

Dors, ma Pologne !... un lugubre rameau
Couvre ta sanglante hécatombe :
Mais ce qu'ils appellent ta tombe,
Moi, je dis que c'est ton berceau.

Quand, trahie et déjà vaincue,
Combattant tes derniers combats
Tu tombas percée, abattue,
A bout de force et de soldats,
Dans leur joie impie et féroce,
Les auteurs de ce crime attroce

Poussèrent de longs hurlements :
Pareils à la voix de l'hyène,
Qui vient de couvrir une plaine
Des débris de membres sanglants.

Dors, ma Pologne !... un lugubre rameau
Couvre ta sanglante hécatombe :
Mais ce qu'ils appellent ta tombe,
Moi, je dis que c'est ton berceau.

Comme ces guerriers qui sommeillent
Sur la pierre des vieux tombeaux,
Sculptés tels qu'on dirait qu'ils veillent
Sous leurs armes et leurs anneaux ;
Tel du géant couché par terre
Les traits façonnés par la guerre,
Effrayant encor leur sommeil :
Sur sa menaçante paupière,
Ils entassèrent la poussière,
Tant ils redoutaient son réveil.

Dors, ma Pologne !... un lugubre rameau
Couvre ta sanglante hécatombe :

Dans ce qu'ils appellent ta tombe,
Je ne puis voir que ton berceau.

Tes fils dispersés dans le monde
Ont dit, que seuls et sans appui,
Aux jours de ta douleur profonde,
Tu provoquas tes ennemis :
Quand, d'une voix accusatrice,
Protestant contre l'injustice,
Tu démasquas tes oppresseurs,
Et d'une longue tyrannie
Recouverte d'hypocrisie,
Tu stigmatisas les auteurs.

Dors, ma Pologne !... un lugubre rameau
Couvre ta sanglante hécatombe :
Dans ce qu'ils appellent ta tombe,
Moi, je reconnais ton berceau.

Alors on dit que tes campagnes
Enfantèrent des combattants.
Pères, fils, timides compagnes,
Les vieillards, les petits enfants,

Animés d'un même courage,
Accourant venger ton outrage
Et la gloire de leurs aïeux,
Prodiguaient pour laver l'injure
Jetée à leur noble figure,
Des torrents d'un sang généreux.

Dors, ma Pologne ! ... un lugubre rameau
Couvre ta sanglante hécatombe :
Mais ce qu'ils appellent ta tombe,
Moi, je dis que c'est ton berceau.

Poussés d'un élan indomptable,
De sang inondant tes sillons,
Vers le colosse redoutable
Tu lanças tes forts bataillons :
La valeur suppléant au nombre,
Couverts d'une gloire sans ombre
Ils soutinrent les durs combats :
Cinquante ans de lutte inégale,
Aux yeux du monde entier signale
L'héroïsme de tes soldats.

Dors, ma Pologne !... un lugubre rameau
Recouvre en vain ton hécatombe :
Dans ce qu'ils appellent ta tombe,
Je ne puis voir que ton berceau.

Mais l'aigle féroce, en son aire
Refoulée, a repris son vol,
Et s'échappant de son repaire
Couvre ton héroïque sol ;
Son immense et cruelle serre,
Enfin, non sans effort enserre
Sa proie, et sans pitié l'étreint :
Vautour cruel, hydre barbare,
Qu'un double continent répare [1],
Dans tes flancs son ongle s'empreint.

Dors, ma Pologne !... un lugubre rameau
Recouvre en vain ton hécatombe :
Dans ce qu'ils appellent ta tombe,
Je ne puis voir que ton berceau.

1 L'Empereur de toutes les Russies tirait ses forces de deux continents.— L'Aigle à double têtes regardant en même temps l'Europe et l'Asie, tirait aussi ses forces des deux côtés. Assez semblable par cela à l'hydre des poëtes, ayant la faculté de réparer ses têtes, c'est-à-dire, douée d'une vitalité inépuisable.

Libre alors des combats, sa haine
Même aux citoyens désarmés
S'en prend, et soudain se déchaîne
Sur leurs rangs vingt fois décinés.
Femmes, vieillards, vierges timides,
Victimes d'arrêts homicides,
Aux supplices sont dévoués :
Les steppes, le désert, les glaces,
Garderont à jamais les traces
De forfaits jamais avoués.

Dors ma Pologne !.... un lugubre rameau
Recouvre en vain ton hécatombe :
Dans ce qu'ils appellent ta tombe,
Moi, je découvre ton berceau.

Ceux que n'a point atteint le glaive,
Objets de féroces décrets,
Vont fuyant, poursuivis sans trêve,
Errant chez eux, dans leurs forêts.
Que voyez-vous dans cet espace ?
Uniquement l'oiseau qui passe ?...
Non ! mais des troupes de bannis :

Et la Croix symbole de vie,
Qui même à pardonner convie
Ses enfants sous ses bras bénis.

Dors, ma Pologne !... un lugubre rameau
Recouvre en vain ton hécatombe :
Dans ce qu'ils appellent ta tombe,
Moi, j'aime mieux voir ton berceau.

Mais dans les villes asservies
Que fait un farouche vainqueur ?
Pillage, meurtres, incendies,
N'assouvissent point sa fureur :
Les temples, ciel, peut-on le croire ;
Qu'en dira la sévère histoire ?
Par les soldats sont dévastés ;
Des murs noircis par la fumée
La masse croule consumée,
Sur les autels ensanglantés.

Dors, ma Pologne !... un lugubre rameau
Recouvre en vain ton hécatombe :
Dans ce qu'ils appellent ta tombe,
Moi, je découvre ton berceau.

Hélas ! de tant de sacrifices,
D'efforts, d'héroïques travaux,
De bannissements, de supplices,
Que survivra-t-il ? . . . Des bourreaux
Triomphants au sein du délire,
Et des forces d'un vaste empire
Contre le droit se prévalant ;
Ou, loin d'une douce patrie,
Des exilés trainant leur vie,
Tournant vers elle un œil mourant.

O ma Pologne ! . . . quel pinceau
Charge ta cruelle hécatombe !
Ah ! ce qu'ils appellent ta tombe,
Moi, je dis que c'est ton berceau.

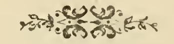
Que survivra-t-il ?—L'Espérance
Au cœur d'innombrables enfants,
Mettant au ciel leur confiance,
Et dans ses secours tout-puissants.
Le monde a vu l'ère des crimes :
Mais Dieu conserve ses victimes ;

La justice a son lendemain ;
Ce lendemain sera terrible :
Du Dieu vivant il est horrible
De cheoir sous la puissante main[1] !

O ma Pologne !... un plus riant pinceau
Fera fleurir ton hécatombe :
Et ce qu'ils appellent ta tombe,
Moi, je sais que c'est ton berceau.

[1] *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.*
Hæbr., chap. x. v. 31.

Menton, Décembre 1874.



ÉPILOGUE.

SEXTINE.

Non loin encor de l'heure où rougit la nuit sombre,
En la saison des nids et des secondes fleurs,
J'entrai dans un bosquet, non pour y chercher l'ombre,
Mais parcequ'on voyait, sous les feuilles sans nombre,
Palpiter des rayons et d'étranges couleurs,
Et l'aurore au soleil y disputer ses pleurs.

Mon sang, dans le trajet, teignit de quelques pleurs
Les aiguillons du houx et la barrière sombre
Que l'épine et la ronce aux vineuses couleurs
Avaient lacée autour de l'asile des fleurs.
Dans la clairière enfin quel m'apparut leur nombre,
Alors que du fourré j'atteignis la pénombre !

Harmonieux réseau de lumières et d'ombre !
Là tous les diamants de la rosée en pleurs,
Les perles à foison, les opales sans nombre,
Dans la neige et dans l'or ou le rubis plus sombre,
Frémissaient, et, filtrant de la coupe des fleurs,
Allaient du doux feuillage argenter les couleurs.

C'est alors qu'une Fée aux charmantes couleurs,
Sortant comme du tronc d'un grand chêne sans ombre,
Qui défendait du nord le royaume des fleurs,
Apparut à mes yeux encor vierges de pleurs.
Elle me dit : Ainsi tu fuis la route sombre,
Et de mes ouvriers tu veux grossir le nombre.

Contemple mes trésors, et choisis dans le nombre.
Avec art, à loisir, assemble leurs couleurs.
Compose ta guirlande, et, si le vent plus sombre
En bannit le soleil et les sèche dans l'ombre,
Répands-y de ton âme et la flamme et les pleurs :
Des rayons immortels jailliront de ces fleurs.

Je vous cueillis alors, chères et chastes fleurs,
Et je n'ai plus tenté d'accroître votre nombre.

Celle-là n'a voulu que mon sang et mes pleurs,
A qui je destinais vos royales couleurs ;
Et je suis reveuu, pour vous sauver de l'ombre,
Vers la Fée elle-même, avec le cœur bien sombre.

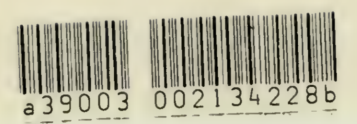
Plus sombre en est le deuil qui s'entoure de fleurs,
L'ombre, pour nous calmer, a des oublis sans nombre ;
Mais aux couleurs du jour se ravivent les pleurs.

Juillet 1875.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.


a39003 002134228b

